

Ffenix

# Transfert

Eroticomédie dépressivo-déjantée, composée « grâce » à la nouvelle originale éponyme, de Guillaume Fournier

*A David Lodge, Lewis Carroll, Laura Roxx, Guillaume Fournier...*

## Chapitre 1

22h39. C'était l'heure qu'indiquait la montre du lapin qui allait et venait obstinément sous son rétro. L'homme avait baptisé « *Playboy* » la petite peluche représentant le lapin d'*Alice in Wonderland*, accrochée sous son rétro. Il était garé dans une rue chic de *Peveryg- iles*. La lune, symbole de fertilité, était remplie. Sous sa longue gabardine verte sombre, il ne portait qu'un caleçon rose fuschia à coeurs. Ses mains étaient gantées de cuir noir. Il ne laisserait aucune trace.

La maison, qu'on gagne en tournant à gauche une première fois, en faisant cinquante mètres puis en prenant à gauche pour encore cinquante mètres, puis à droite puis la troisième encore à gauche après le rond-point après avoir suivi le troisième feu à vingt mètres, paraissait ensommeillée. Le lapin blanc indiquait désormais 22h45. Il était bientôt l'heure. L'heure de la baiser. Il le fallait, il fallait qu'elle paie, qu'elle paie.

Elle s'était si impitoyablement moquée de lui, qu'il ne pouvait lui pardonner. Il fouilla dans son caleçon et en sortit un 9mm vieux d'un peu plus de trente ans, dont la gâchette fonctionnait encore assez bien. Après avoir vérifié qu'il était bien chargé, il dégoupilla un silencieux bien lubrifié et l'enfila au bout de son canon. La pluie commençait à tomber dehors.

Cela le rendit encore plus heureux, car il avait justement une gabardine. Il avait tout prévu. Cette petite joie affermissait encore davantage sa résolution.

23h indique *Playboy*. Il peut enfin accomplir son travail. L'homme ouvrit sa portière et eut soudain la jambe trempée. Les gouttes, très grosses, tombaient drues et par jets saccadés à cause du vent. Il partit en direction de la maison assoupie.

Les « flack-flack » de ses pas le couvraient, lui ainsi que n'importe quel autre bruit, si bien qu'il ne pouvait savoir si on le suivait, ou s'il était entendu. La pelouse était ornée de deux bosquets de houx, qu'un énorme sycomore séparait. Sous le numéro 69 était écrit : *Valérie Crouton*. L'homme jeta un oeil à chacune des deux maisons avoisinantes. Personne ne semblait l'espionner. Il tira alors le portail qui gémit légèrement. Des gerbes d'eau fusaient sur son visage. Son arme était toujours enfouie quelque part dans son caleçon. Il la sortit et vérifia à nouveau les chargeurs, qui évidemment étaient toujours pleins. Il l'avait déjà vérifié, mais il fallait que tout soit parfait, que tout se déroule selon son plan. La maison serait-elle close ? Non, Il l'ouvrit sans difficulté : *Virginie* n'était même pas allée changer la serrure. Quelle petite idiote.

L'homme entra dans la maison. Il s'essuya les pieds discrètement et accrocha sa gabardine dégoulinante au porte-manteau : il fallait que tout soit parfait. *Playboy* devait indiquer désormais : 23h06. Il était pile à l'heure, le timing serait bien respecté. Il huma brièvement l'air pour sentir le parfum de brûlé qui émanait de la cuisine, ce qui n'était pas une nouveauté. La chambre de *Véronique* se trouvait au bout d'un couloir sombre et étroit. Il commença à avancer, quand soudain un éclair illumina le ciel, et sa lumière blanche passa à travers la fenêtre à sa gauche, et inonda le palier du premier, révélant d'un coup la tapisserie beige criblée de tâches marrons. Il était content, cela n'était pas prévu, mais c'était un peu de piquant à son plan. Il se sentait comme dans un mauvais film de série B, mais n'était pas un psychopathe. Car aucun psychopathe n'aurait l'idée saugrenue d'aller baiser sa femme. Sa main ceintura enfin la poignée de la porte. Il ouvrit et un frisson le parcourut. *Viviane* avait encore baissé le chauffage dans leur chambre, quelle conne. C'était une raison de plus. Il sentit aussi une odeur différente de celle de d'habitude. Le chat avait du pisser non loin, et *Vanessa* s'était encore couchée sans nettoyer. Ou bien peut-être était-ce l'odeur du parfum qu'il lui avait offert lors de leur première Saint-Valentin, et qu'elle mettait encore de temps

en temps parce que ni l'un ni l'autre n'avaient osé s'avouer qu'il avait dû tourner. Cela signifiait-il alors qu'elle l'aimait encore malgré tout, et que peut-être elle regrettait de s'être moquée ? Qu'importe, il ne devait pas faiblir. Il fallait qu'elle paie, qu'elle paie.

Il marcha lentement vers le lit et pointa son calibre vers la forme noire allongée. Tout en visant la tête et en avançant, il s'entendit dire une phrase étrange qu'il n'avait pas médité : « je mangerais bien un bon cassoulet moi, j'ai un petit creux ». Ces mots sortaient de sa bouche sans qu'il n'eut à les penser ni à les prononcer. En cet instant il était comme une marionnette dirigée par une personne invisible, qui lui faisait dire ce qu'elle désirait.

« Big bisouuuus...Big bisouuuus »

entonna-t-il malgré lui. Il eut alors l'étrange sentiment qu'il ne contrôlait plus ni sa voix ni ses gestes et tous ses membres se mirent à gesticuler d'une façon ridicule. Secouant la tête comme pour en chasser l'intrus, il songea que cet étrange phénomène était dû au fait qu'il n'avait pas dîné et qu'il avait écouté *Carlos* en se levant ce matin. Il se rapprocha de *Valentine*. Il allait pouvoir se venger. Il monta sur le lit, dégaina, mais un éclair éclaboussant la pièce révéla soudain le drame : Un corps sans vie se trouvait sur le lit...une poupée gonflable. Il n'avait fait tout cela que pour une poupée gonflable, il s'était fait berné. Terrassé par la déception, il descendit se faire chauffer des pâtes. Quelques minutes après, *flingué* par l'émotion, il s'endormit.

## Chapitre 2

*Flash*

Un bar. Un homme cravaté qu'il croit avoir vu à la télé lui serre la main. Mais cette main n'est pas la sienne. Une pute de luxe vient se coller à l'homme important et rit. Celui-ci lui glisse un billet.

*Flash*

Une chambre d'hôtel. Il est nu. Deux fesses s'agitent et viennent claquer obstinément contre son bas-ventre. Ses mains caressent les hanches de la femme qu'il prend en levrette, mais ce sont encore de nouvelles mains, ce ne sont toujours pas les siennes. L'ondulation de la chair de ses fesses provoquée par l'onde du choc avec son bas-ventre éveille en lui des pensées philosophiques.

« Pourquoi ya-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

« Le mouvement existe-t-il ? »

La femme s'arrête soudain et lui demande : « bah ? pourquoi tu t'en vas ? ». Elle a un bel accent slave.

*Flash*

\_Monsieur Crouton...Wouhou ! Réveillez-vous !

\_Aaaaah ! Où suis-je ?

\_Je suis le docteur Rachid Teek, spécialiste en gastronomie. Vous êtes à l'hôpital, vous faites un manque en cassoulet très grave.

Crouton regarda autour de lui et peu à peu se rappela. Sur les murs blancs de l'hôpital il y avait de grandes affiches promotionnelles, où des porno-stars mangeaient avidement du cassoulet, en s'en mettant partout, imitant les femmes qui boivent l'eau à la télé. Un slogan indiquait qu'elles tenaient leur vitalité d'un bon cassoulet.

\_Vous ne pouvez pas rester ici

reprit le docteur. Vous serez bientôt guéri, graisse à l'intraveineuse de cassoulet. Mais il faudra vous garder sous surveillance, et vous serez transféré au service sexologique.

Mais Crouton ne pouvait pas rester à l'hôpital, car il devait aller baiser *Virginie*. Elle devait payer !

Deux infirmières le menottent et l'emmènent. Sur le badge de l'une d'elles il est écrit : *Aude Alisque*. Il franchit de longues suites de corridors. Sur les murs, sont exposés les radios de quantités de porno-stars. On reconnaît parfois deux ou trois squelettes, plus ou moins emboîtés sur la même radio. D'autrefois ce sont des posters du directeur de playboy. Il ressemble un peu au père Noël.

Crouton ne comprenait pas ce qu'il faisait là. Pourtant tout aurait dû marcher ! Il avait même accroché sa gabardine avant de monter, ce que *Viviane* lui reprochait toujours d'oublier ! Tout avait été parfait ! Mais pourquoi ensuite la poupée gonflable ? Comment avait-elle su qu'il voudrait la baiser ce soir là ? Le F.B.I avait-il drogué son plat de pâte pour mieux le contenir ici à l'hôpital,

dans cet hôpital qui ressemblait à une prison ? Crouton avança sans se plaindre. Les infirmières étaient armées de vibromasseurs, et elles pouvaient l'assommer violemment avec. Bientôt il y eut une grande porte. Les infirmières composèrent le code. Toutes les touches du clavier étaient soit des 6, soit des 9. Enfin, on enferma Crouton. Sa geôle paraissait une chambre d'hôtel. Moins sobre que celle de son flash avec la slave, elle valait quand même mieux que celles dans lesquelles il dormait parfois quand ils partaient jadis en vacances avec *Véronique* au fin fond du Larzac. Quelle idée aussi que le Larzac. M'enfin c'était elle qui voulait, elle et ses stupides lubies gauchistes.

*Aude Alisque*. Ce nom lui rappelait quelque chose. Peut-être une hôtesse de l'air qu'ils avaient connus lors d'un voyage en Turquie. Non, ce n'était pas ça. Il se rappelait étrangement bien ce nom. Bientôt des avions défilèrent devant ses yeux, des récits de voyages, et il ferma les paupières sur un lapin blanc malicieux qui lui lançait de la poudre, qu'il avait volé à perlinpinpin, tout en riant.

### *Flash*

Un petit bureau. Un *20 ans* entre les mains, magazine de midinettes. Son string trop petit lui rentre douloureusement dans la raie des fesses. Il pose son magazine et regarde ses mains. La manucure était parfaite, les doigts prodigieusement délicieux. C'est alors qu'il remarque un petit quelque chose dans sa tenue vestimentaire. Peut-être était-ce la croissance phénoménale qu'avait connu sa poitrine, ses cheveux longs et odoriférants, ses vêtements d'infirmière ? Vite un miroir ! Crouton se rappela qu'un sac de femme contient toujours ce qu'elles y cherchent, même si la recherche, comme le martèle le poncif, est souvent fastidieuse. Il trouva le miroir, nettoya le sang qu'avait laissé le tampon usagé qui s'y était collé, et s'admira. Il était vraiment belle.

Sur son badge il était écrit : *Aude Alisque*. Il comprit vite tout ce que ce transfert pourrait lui permettre. Il pourrait s'aider à sortir son vrai corps de prison, pour aller baiser *Valérie*. Car il fallait qu'elle paie. Mais avant, il pourrait faire l'amour avec *Aude* sans tromper sa femme, en utilisant seulement les mains de l'infirmière, donc sans même la toucher de son corps. Il rêvait d'accéder ainsi à une plus grande connaissance du plaisir féminin, afin que *Valentine* accepte de faire l'amour avec lui plus souvent. Il défit les boutons de sa blouse, et s'étourdit de sa poitrine. Il allait poser les mains dessus lorsqu'il entendit un bruit. Il remit son bouton. Fausse alerte. Il défit à nouveau le bouton, en défit un second, et lorsqu'il glissa sa main contre le soutien-gorge, une infirmière rentra brusquement dans son bureau.

Crouton crut qu'il allait mourir, qu'il était repéré, il eut envie de se jeter sous le bureau mais, paralysé, resta la main sur la poitrine.

\_Hé ! Qu'est-ce que tu fais ! C'est pas le moment ! On a du travail là !

Crouton se leva et comprit qu'il s'était sans doute réjoui un peu trop tôt. D'autant que son ventre lui faisait mal et qu'il se sentait d'humeur délicate : il avait ses règles.

Il sortit de son bureau et observa les chambres. Il tomba comme par instinct sur celle où dormait son véritable corps. Il allait pouvoir se libérer. Il chercha les clés dans sa blouse. Il devait faire vite, on allait venir. Mais il avait un peu peur de s'esquinter un ongle. Il entra enfin. Il se voyait dormir. Il songea qu'il aimerait beaucoup que *Aude* vienne le réveiller en se lovant contre lui, en lui murmurant des douceurs dans l'oreille et en couvrant son visage de baisers. Mais l'idée d'embrasser son propre corps lui inspira aussitôt un vif dégoût. Il était moche, mal rasé et il puait la sueur et le cassoulet froid. Soudain il comprit pourquoi *Valérie*, en plus de devoir supporter son mutisme et ses dépressions, ne voulait plus le caresser. Il devait la répugner plus que tout. Il commença à spleener lorsqu'un un médecin de garde pénétra dans la chambre.

Aude ?

Le médecin s'élança sur Crouton, et entrepris de le déshabiller.

« Ah, tu te débats nondoudiou ! »

fit-il

« j'adore ça, petite coquine ! Tu m'as manqué tu sais ! Passer tout le jour sans pouvoir te prendre, quelle horreur ! »

Crouton, une fois en soutien-gorge, réalisa à quel point les petits bras de *Aude* étaient inutiles pour lutter.

« J'ai mes règles, j'ai mes règles »

répétait-il fébrilement pour que le médecin fasse machine arrière.

« Ah, ah ah »

exulta le médecin,

« nondoudiou ! tu sais bien à quel point le sang ne m'a jamais dérangé, d'autant moins le tien qui m'excite ! J'adore quand tu me dis ça ! ».

Celui de Crouton ne fit qu'un tour, afflua à son visage, une fois à quatre pattes, le string aux genoux, et il s'évanouit sous les assauts furieux de ce médecin tout droit tiré d'un roman de Sade.

Crouton se réveilla dans son propre corps. Son anus lui était un peu douloureux. Avait-il rêvé ? Il leva la tête : *Aude* et le médecin copulaient frénétiquement comme deux cloportes épileptiques derrière une grande bâche blanche dans sa chambre. Crouton, fin mélomane, remarqua qu'elle faisait « schriiii...schriiii...schriiii...schriiii » sur une cadence pour le moins soutenue, *allegro*. La porte était ouverte. La blouse du médecin était répandue par terre. Il n'y avait pas un instant à perdre, le médecin aurait bientôt fini.

Il bondit à travers les couloirs, sa blouse trop longue lui faisant une traîne de mariée. Il baissa la tête pour n'être pas reconnu et fendit la foule des internes.

Docteur, docteur ! Entendit-il derrière lui. Et il accéléra. Mais la voix se rapprochait : Docteur, docteur ! Alors il accéléra encore davantage et elle s'éloigna. Il y était presque. L'ascenseur au bout du couloir se fermait. Vite. Il se jeta entre les deux portes, qui se fermèrent juste derrière lui. Il était sauvé.

Dans l'ascenseur, la jeune femme le regardait bizarrement. Il croyait l'avoir déjà vu. Oui : c'était la porno-star de l'affiche. Crouton gonfla les pectoraux et songea qu'une scène érotique dans un ascenseur pourrait bien, dans la tête de la porno-star, arrivant par une réminiscence, stimuler ses hormones. Envisageant une telle éventualité, Crouton se tenait prêt. Il faudrait qu'il soit au top niveau, il avait envie d'assurer à mort. Et puis sa blouse blanche devait lui donner un sex-appeal supplémentaire. Mais la porno-star le regardait d'un air de plus en plus amusé. Quelque chose tirait

Crouton dans son dos. Bientôt sa blouse le ceintura et le plaqua contre le mur. La porno-star se retenait d'éclater de rire : la porte de l'ascenseur s'était fermée sur la traîne de sa blouse et à mesure que l'ascenseur descendait au parking, il la perdait. Dessous, il était en caleçon à coeurs rose fuschia. La blouse se déchira en tout sens, la porno-star exulta : Crouton était en caleçon.

\_ « C'est façon originale de s'avancer que ça »

fit la porno-star d'une voix lubrique, qui maîtrisait mal les subtilités de la langue, du moins de celle-là, et qui confondait s'avancer et faire des avances. Elle s'approcha de Crouton et colla ses seins pleins de silicones contre son torse. Sa bouche était rouge fluo. Elle avait une haleine de plastique. Son cuir chevelu sentait le polystyrène. Ses ongles de fer tiède glissèrent dans le caleçon de Crouton. Elle n'eut pas le temps d'y trouver ce qu'elle venait y chercher, que la porte du service gastronomie s'ouvrit. Une infirmière l'appela, elle se mit à courir, et en sortant de l'ascenseur elle se fracassa son nez refait contre le sol : elle venait d'étréner douloureusement ses nouveaux talons hauts.

Crouton regagna enfin le parking. Il repéra immédiatement une grand-mère qui prenait son vélo pour s'en aller. Il se rua sur elle, la déstabilisa, et avant qu'elle put lui asséner de cruels coups de sac, Crouton gagnait la sortie.

Il avait réussi. Il était libre. Plus jamais on ne pourrait l'enfermer se dit-il. Il passa le plus grand plateau et la vitesse le grisa. Il écoutait le ronronnement de la chaîne avec délectation. Un sentiment de toute puissance le gagnait. Il se demandait ce que venait faire le F.B.I dans cette histoire. Autre chose le troublait, ce fait paranormal et surnaturel, proprement fabuleux : était-il certain de ne pas connaître *Aude Alisque* alors qu'il se rappelait si bien l'avoir rencontrée en Turquie ? Qu'importe. Il avait déjoué les plans du F.B.I. Il allait enfin pouvoir mettre le sien à exécution. Il allait pouvoir baiser *Vanessa*. Il fallait qu'elle paie.

### Chapitre 3

Le jour se levait paisiblement sur *Pevergy-îles*. Une douce odeur d'ammoniac refroidi réveilla *Virginie*. Il était 8 heures, on était samedi. L'odeur lui donnait la gerbe. A peine éveillée, il fallait qu'elle nettoie. Après elle devrait s'occuper de sa litière. Il fallait aussi faire la vaisselle des jours précédents, passer l'aspirateur, faire le ménage, la cuisine, les courses... Ses nerfs la travaillaient, et Crouton n'était pas rentré...« Fait chier » soupira-t-elle, et elle enfouit sa tête sous l'oreiller.

Devant le portail, le psy attendait. Il s'était interdit de déranger *Valentine* avant 8h42 et 10 secondes. En attendant il tapotait en rythme une chanson populaire contre le bois du portail. Il analysait les deux bosquets de houx et le sycomore au milieu du jardin, y voyant un énième objet phallique. Les dalles des Crouton étaient un cauchemar pour lui : leur quinconce accentuée lui faisaient faire de grands écarts pour éviter les dalles noires et n'emprunter que les blanches. Il nettoya ses lunettes pour la soixante neuvième fois de la matinée. Il joua à pile ou face une entorse à sa règle d'attendre qu'il fût 8h42 et 10 secondes. Il l'emporta, ouvrit le portail, passa une grosse minute à franchir les quelques mètres de dallage, et sonna.

*Valérie* ouvrit. Devant elle, se tenait son psy. Il était plutôt commun, toujours bien habillé, les ongles impeccablement bien rongés. Il portait des lunettes de psy, utilisait pour tout un langage assez hermétique. Il se servait de sa montre, dont il manquait une moitié du bracelet, comme d'un pendule, en donnant un mouvement de balancier par l'autre moitié. Il était grand, maigre, pâle, et semblait toujours indifférent à tout, comme s'il avait déjà été témoin de la moitié des perversions commises par l'espèce humaine.

Le psy vit ouvrir *Viviane*. C'était une patiente qu'il aimait bien. Il étudia longuement ses cernes, qui devaient signifier que son sommeil avait été court (ou mouvementé, mais comme il connaissait mieux que personne sa vie conjugale, il élimina cette possibilité). De petites traces blanches à la commissure des lèvres indiquaient qu'elle avait bavé. Ses cheveux mal peignés étaient un symbole éminemment érotique à son goût. Elle n'était pas vraiment jolie, mais bien assez pour susciter une vive concupiscence chez l'homme de sciences. Il regardait en particulier sa bouche lorsqu'elle lui parlait. Elle s'ouvrait, se fermait, se pliait d'une façon passionnante. Il s'y absorbait pour oublier de l'écouter. Ce matin là, sous son pull, il devinait la forme de ses tétons. Ses jambes étaient quasiment toutes nues. Mais elle avait de gros chaussons moches avec des têtes de chat, une sorte de Garfield qui faisait la moue. Le psy se reprit.

\_Bonjour !

\_Bon...bonjour...

\_Ca va ?

\_Oui, un peu fatiguée, enfin, il est tôt hein...Qu'est ce qui vous amène ?

\_Je boirais bien un référentiel liquide caféiné. Il faut que je vous entreprenne d'un sujet passablement grave.

Le psy entra. Il s'essuya les pieds quelques minutes sur le paillason des Crouton, et fila à la cuisine se préparer un café.

\_Je suis désolée...Je suis pas habillée fit *Valentine*.

\_J'ai pu en tirer la remarque répondit le psy, ça ne me gêne pas, j'ai déjà vu des femmes déshabillées vous savez, même plus que ça, d'ailleurs c'est plutôt plaisant. Pour lui, c'était un compliment.

*Viviane* rougit et partit se mettre un pantalon, pour cacher ses complexes.

\_Alors, qu'est ce qu'il ya-t-il ?



\_ Nous avons un hic. A propos de Crouton. Sa thérapie emprunte des modalités pour le moins randomiques. J'appréhende. Il faut que je vous entreprenne d'une expérience médicamentée et de ses corollaires mené sur la personne de votre conjoint. Vous pourriez être au titre des dommages collatéraux.

Elle comprit à son ton de voix, et surtout au fait qu'il était venu ce matin, que c'était grave. Ils filèrent dans son bureau.

\_ Votre conjoint est suivi au *Bonheur*®. Il faisait partie des premiers. Nonobstant, les tests à longue échelle se révèlent délétères. Les premiers cobayes humains souffriraient de phénomènes hallucinatoires collectif. Entre eux. C'est très étrange. Idée fixe, paranoïa, délire de persécution, suractivité sexuelle et faim surabondante, agressivité exacerbée et autres effets secondaires surrogatoires sont au programme. Voyez ?

\_ Voyer ? Voyer quoi ? Quel rapport ? C'est qui ?

\_ Qui c'est qui ? Voyer ?

\_ Oui !

\_ Oula... En fait ça relève surtout du gag, mais Jean Pierre Voy...Euh mais quel rapport ?

\_ Quel rapport ? Mais vous parliez de lui ou quoi ?!

\_ Non, je disais : Vous voyez ?

\_ Ah euh oui, enfin non, enfin si si si, bien sur...Excusez-moi, continuez...

\_ Ok ! La donne la plus dommageable c'est sans doute sa fuite de l'intra-muros du bâtiment hospitalier...Il peut représenter un danger au demeurant...Il faut le retrouver...Il nous faut votre concours.

\_ Ah ?

\_ A l'heure qu'il est, il peut possiblement représenter un danger public, en vertu de ses médicaments, et rendre dangereux des co-disciples du *Bonheur*®. Il faudrait vous utiliser comme appât pour qu'on puisse remettre la main dessus. Et le ré-interner.

Valentine le regardait d'un air hébété. C'était grave. Le psy n'avait pas l'air de plaisanter. Du reste il ne plaisantait jamais.

De retour chez elle, elle enfila une tenue plus décente, et se lava longuement pour faire partir l'odeur du psy. Elle se parfuma non moins longuement par la suite. Une fois devant sa glace, elle se démêla les cheveux. Elle se trouvait moche et n'avait pas vraiment tort. Sur sa commode en désordre elle retrouva un stick de rouge à lèvres et se mit à pleurer. Elle l'avait acheté il y a longtemps, un samedi après-midi, c'était leur un an de mariage. C'était une journée radieuse, mais elle avait retrouvé un papier avec un numéro, et un prénom féminin dans la poubelle. Une certaine...*Véronique*. Un prénom immonde. *Véronique* et son numéro étaient écrasés entre un restant de Bifteak et une fin de saucisse d'un cassoulet froid qui puait. Ca lui allait bien à cette salope. *Viviane* ne lui avait jamais demandé qui elle était. Mais tout s'était rompu. Depuis ce jour, comment pouvait-elle lui faire confiance ? Il pouvait l'avoir trompé sans fin, partout, avec toutes, et jamais elle ne pourrait le savoir, elle aurait beau lui faire promettre, elle ne savait que trop bien que le mensonge est la base du couple. Crouton était sans doute un coureur, comme tous les hommes. S'il l'avait abordée, elle qui était si moche, et avec l'aisance de celui qui y est rompu, qu'est ce qui pouvait l'empêcher d'agir de la même façon avec d'autres ? Elle n'avait jamais tenté de lui faire avouer quoique ce soit. Il n'aurait pas avoué. Et s'il avait avoué, elle aurait regretté de ne pas avoir préservé leur couple. Tout ce qu'il fallait c'était que ça tienne cette saloperie, qu'elle soit cocue ou pas, elle devrait endurer, car elle craignait la solitude plus que tout, elle se savait condamner à morfler, et merde... Elle se rendit compte qu'elle commençait à perdre ses cheveux. On voyait son cuir chevelu, un peu. Elle colmata la brèche avec quelques barrettes. Ses larmes redoublèrent. Elle avait perdu à tout jamais ses vingt ans. Plus jamais elle ne plairait à un homme, elle ressemblait à un cadavre, et à un cadavre moche en plus, qui commence à se décomposer. Crouton n'est qu'un crétin songea-t-elle et elle s'en voulut

de verser des larmes à cause de lui. Il ne lui avait jamais vraiment plu mais elle n'attendait pas mieux, s'était attachée, et naviguait aujourd'hui entre sympathie et dégoût pour cet homme qu'elle n'aura décidément jamais compris. *Virginie* changea de collant car le psy, par un geste brusque et déplacé, l'avait filé. Elle monta dans la ZX et mis un peu de temps à démarrer. Le moteur faisait un bruit sans intérêt, les pneus ne crissaient pas, elle n'avait pas d'aileron et il fallait changer le pot d'échappement qui crachait une fumée d'une couleur douteuse. Si les flics la choppaient, ils la baisaient avec ça. C'était forcé.

Au volant elle se laissa aller. Elle imagina que des tests de ce produit, le *Bonheur*<sup>®</sup>, effectués sur des souris, avaient donné au bout de plusieurs années des résultats affolants, et qu'on en publiait le rapport dans la presse : l'agressivité et la hausse du désir sexuel des rats les avaient menés à s'en prendre si sauvagement à une femelle qu'elle en était décédée. *Valérie* s'imagina Crouton débarquer à la maison, et, sans dire un mot, déchirer ses vêtements et la prendre contre les marches de l'escalier, et lui faire l'amour comme une bête. Cette pensée lui plût beaucoup. Mais jamais il n'aurait pu faire une chose pareille. Il était si froid, si ennuyeux, si peu passionné, si doux : il caressait si mollement qu'il chatouillait plus qu'autre chose. Son amour-propre à elle en prenait un sacré coup (lui, au moins) à chaque fois qu'ils faisaient l'amour. Elle voyait le peu d'entrain avec lequel Crouton remuait par dessus elle. On avait l'impression que ça lui était égal, que c'était une corvée pour lui que de la baiser. Elle ne l'excitait pas, c'était évident. Mais l'avait-elle jamais excité, mis à part la première fois, ce jour où il haletait comme un petit chien tout fou ? Au moins s'il savait se montrer un peu impulsif, passionné, viril, peut-être qu'elle trouverait ça moins désagréable de coucher avec lui. Mais là, ça devenait une torture morale. Et puis, lorsqu'il éjaculait, on croyait qu'il faisait le concours de la grimace la plus ridicule. Au début elle n'y fit pas attention, et puis avec le temps, ça devenait la seule chose qui l'intéressait : quelle tête allait-il faire lorsqu'il allait jouir ? Viviane attendait à chaque fois ce moment, c'était son seul réconfort que de rire de lui intérieurement et de ce ridicule. Parfois c'était si drôle, elle en était si nerveuse, qu'elle pouffait. Crouton avait failli mal le prendre, mais elle lui avait expliqué que lorsqu'elle avait un orgasme, elle le vivait souvent ainsi. Crouton avait eu l'air sceptique au début, mais à force il avait fini par la croire. Elle pouvait donc exploser de rire à loisir devant la mine contractée, grotesque et toute déformée de son amant. Celui-ci croyait qu'elle avait un orgasme, et en tirait une certaine fierté. Devant cette fierté masculine, elle avait envie de vomir. Un vaste et profond mépris naquit petit à petit de cette habitude, jusqu'à ce qu'elle s'en lasse. Ses grimaces cessèrent de la faire rire, et elle cessa de l'autoriser à lui faire l'amour.

## Chapitre 4

Au petit matin, une douleur insistante dans la côte le réveilla. C'était le guidon du vélo, sur lequel il était à moitié vautré. Crouton se trouvait dans un fossé, et tâchât de se remémorer ce qu'il pouvait bien faire là. La veille au soir, ivre de joie, tandis qu'il déambulait à toute allure dans quelques rues sombres, cheminant au hasard, s'était soudain présenté devant lui le lapin, son lapin, *Playboy*. *Playboy* traversait la route juste devant lui, au mépris des règles de sécurité les plus élémentaires, avec toute sa famille. Crouton avait pilé, braqué le guidon de toutes ses forces, pour éviter d'écraser ces piétons. Les freins avaient hurlés, crachés la fumée, le véhicule avait enchaîné les tonneaux, jusqu'à se stabiliser dans le fossé. Blessé, choqué, mais surtout fatigué, Crouton s'était endormi en vrac, dans l'état même dans lequel l'avait laissé l'accident. Au réveil, ses éraflures le lancèrent un peu. Un vaste sentiment de découragement l'avait gagné. Allait-il se lever ? Il était si agréable de rester dans le fossé. La terre était chaude et adoucie. Crouton rêvassa du ventre de *Viviane*. Bien qu'il ne fût plus vraiment de la première fraîcheur, il était si bon d'y dormir, ou de se reposer sur ses cuisses ! La perte de ces moments de tendresse était sans doute la chose la plus douloureuse à vivre. Mais c'était devenu si dur de la cajoler encore en sachant que de toute façon elle repousserait ses avances ! La moindre tendresse à son égard et ses yeux à elle se chargeait de suspicion. Il était devenu sale pour elle, c'est ce qu'il éprouvait, et le besoin qu'il éprouvait d'une caresse, d'un baiser, ne pouvait se soulager sans qu'il se sentît alors sale et intéressé à ses yeux. Comme ils n'avaient plus d'intimité au sens large, que cela semblait si peu manquer à Véronique, il fallait qu'elle eût un amant. C'était cet enclé de psy. Il devait sans doute la tringler sur le divan. *Virginie* le répugnait. Qu'elle se trouve un amant, à la rigueur c'était compréhensible, mais que ce fût ce psychotique de psy, cet être souffreteux et incompréhensible, cet être ni viril ni sensible, cet homme qui n'avait qu'un cerveau, et dont le cerveau était complètement pourri ! Il devait la caresser de ses mains moites, embrasser tout son corps de ses lèvres malingres et anémiées et la doigter de ses doigts longs, fins, tordus et fiévreux, aux ongles rongés de toute part... Sans doute qu'elle aimait ça après tout, ça n'avait aucune importance de toute façon, c'était une salope, une salope comme toutes les femmes. Quand elle partait pour son cabinet elle se changeait systématiquement, et elle semblait toujours un peu moins mal à son retour. Ca ne pouvait pas être l'effet de sa psychothérapie, Crouton en suivait une avec lui et il se rendait compte au fur à mesure à quel point lui parler de lui ne faisait que faire remonter à la surface des douleurs supplémentaires qui le travaillaient. Comme s'il ne gambergeait pas assez comme cela. Seul le *Bonheur*® avait agi sur son être, et lui avait permis de réapprendre à sourire, et d'oublier ce qu'était l'obnubilation de la mort, de la destruction, de la haine, du désespoir, de la solitude, de l'apathie la plus extrême. Il se rappela sa voisine, qui critiquait toujours la médication, et jura contre elle et sa crasse ignorance qui ne l'empêchait pas d'avoir des idées sur tous les sujets. Il aurait du la baiser cette salope, le jour qu'il s'était retrouvé seul chez elle, ça lui aurait appris la vie ! Elle lui avait fait des avances, s'asseyant tout contre lui, lui demandant quand sa femme rentrerait, se confiant à lui, le regardant avec des yeux qu'on ne lui faisait jamais. Ses gestes, ses mots, ses sourires étaient doux comme ses yeux. Une de ces chaleurs tendres qu'on éprouve sous l'émotion s'était répandue en lui, avait redessiné les traits de sa voisine, et tout son être était devenu désirable et doux, et Crouton s'était senti un peu plus léger qu'à l'accoutumée... lorsque son mari était rentré. Il avait bien fait de ne pas succomber de toute façon, ce n'était qu'une conne. Comment avait-elle pu lui sembler jolie à cet instant ? Crouton jura contre l'amour cette fois-ci, contre sa sensibilité malade, puis contre le mari rentré trop tôt. Qu'importait le coupable, ce matin là il se sentait si mal que tout le monde allait payer. Son corps était lourd et douloureux, il devait le traîner, et ses pensées étaient désespérément noires. Tuer (quelqu'un ou lui-même) ou prendre un médicament, il n'y avait pas d'autre alternative.

Crouton tituba et se mit en selle. Il fit quelques mètres, la chaîne se bloqua et le vélo chuta

lentement d'un côté, entraînant Crouton avec lui, qui s'écrasa lourdement contre le sol.

Après quelques minutes passées à exploser, en hurlant, ce qu'il restait du vélo sur un muret en ciment, Crouton, un peu calmé, se mit en marche et partit à la recherche d'une pharmacie.

Lorsqu'il entra, il eut l'impression que tout le monde le regardait avec insistance. Ils avaient tous des yeux scrutateurs, et lisaient au fond de lui :

« *Il te faut ton Bonheur® , Crouton, il te faut une bonne dose,  
Pour n'être malheureux, Crouton, fait gaffe à l'overdose »*

C'étaient deux vers atroces, comme tirés qu'une comédie musicale à la mode. Crouton fit mine de ne faire que du lèche vitrine et il s'arrêta devant un rayon, attendant que l'attention générale se détournât de lui. Ca n'eut pas l'effet escompté : il s'était attardé devant des gels lubrifiants pour intimité féminine. Il jura contre le psy qui en aurait fait une interprétation blessante, et changea discrètement de cachette. Lorsqu'on cessa de fixer son état déplorable, ses vêtements déchirés et ensanglantés, il se rangea dans la file d'attente. La comédie musicale à la mode cessa un peu dans sa tête, c'était son tour.

\_ Vous avez eu un accident ? Vous voulez un médecin ?

\_ Non enfin oui, mais non, mon mon psy m'a prescrit du *Bonheur®*.

La pharmacienne partit dans l'arrière boutique avec l'ordonnance.

Elle posa la boîte sur le comptoir.

\_ Voilà monsieur, je vous le met dans un sac ?

\_ Non non non non, c'est pas la peine, il faut penser à l'environnement

La pharmacienne eut le malheur de sourire :

\_ Quoi ? Vous vous foutez de ma gueule ? C'est quoi ce sourire ? Vous zy pensez pas à l'environnement ?

\_ Non non monsieur, non monsieur au contraire, au au contraire c'est très c'est très bien !

Crouton s'empara nerveusement du médicament et sortit en bougonnant. Tout le monde se foutait de lui à longueur de journée, c'était certain. Même ses obédiences idéologiques n'étaient pas épargnées. Crouton fila au bar d'en face et commanda un demi. Il posa précieusement le médicament sur sa langue. Le demi arriva, il s'en saisit, et fit glisser doucement un filet de bière dans son gosier. Celui-ci transporta alors avec grâce et poésie la petite dragée précieuse jusque dans l'estomac de Crouton. Soulagé, il bu la suite d'une traite, et se commanda un autre demi. Il serait sauvé. Bientôt il n'aurait plus envie d'exploser contre le comptoir les autres consommateurs déjà éméchés. Lorsqu'un rayon de soleil apparut, on tira les rideaux. *Playboy* se dirigea jusqu'à lui, et lui proposa un nouveau verre, un demi un peu spécial : au cassoulet.

\_ Goutte ce demi, mon ami, tu ne le regrettera pas !

Crouton en bu une gorgée. Un rot s'enfuit de sa trachée, et partit s'habiller derrière le bar. Il grimpa finalement dessus, et dansait en escarpins. Il ressemblait à une porno-star Persane.

\_ Attention ! Fit *Playboy*. Elle sait faire des tours ! Pose ta main ici, et écarte bien les doigts. *Playboy* lança un flamenco au juke-box. La jeune femme se plaça juste au niveau de la main, et frappait, en rythme, du bout de ses escarpins, entre les doigts de Crouton. Il posa une autre main sur le comptoir, et des deux pieds cette fois-ci, elle martela le vieux tube des *Gispy King*. Toute la salle en délire applaudit. Crouton fut soulagé de pouvoir encore se joindre à eux.

\_ Elle sait faire encore plein d'autres choses très intéressantes souffla *Playboy* : mais pour le reste, il faut payer !

Crouton refusa : il n'avait pas le temps, il fallait qu'il y aille, et puis de toute façon il était fidèle à *Valérie*. D'ailleurs il venait de se rappeler qu'il devait partir la baiser, car il fallait qu'elle paie. Il quitta donc le bar sans déboursier quoique ce fût.



apercevait personne. La voie était libre !

Il quitta son poste d'observation d'une rapide descente en rappel, abandonna la corde, et pressa le pas. Enfin il arriva devant son portillon, le tira et celui-ci gémit. Il entra sans encombre. *Valérie* n'avait toujours pas changé la serrure. Quelle petite idiote. Crouton rêvait alors de se tremper dans un bon bain chaud, après toutes ces aventures. Il serait ainsi fin près à la cueillir à son retour.

L'eau chaude était une bénédiction. Elle lavait ses plaies physiques, et ses plaies de l'âme. Lorsque son bain refroidissait un peu, il abandonnait un côté de la baignoire et y laissait couler l'eau la plus chaude possible. Après quelque seconde il coupait, et s'allongeait dans cette chaleur délicieusement brûlante qui parcourait son corps de frissons de plaisir. Il flottait dans un corps aquatique, à la chaleur quasi humaine, qui se pressait tendrement contre chaque millimètre carré de sa peau. Il ferma les yeux, pour ne rien manquer du ressenti d'une telle volupté. Il se laissa aller à imaginer une *ondine* en qui il était tout entier. Il retrouva, dans leur corps chaud et tendre, une raison de ne pas haïr le sexe féminin et ses câlins. Heureux et apaisé, il s'assoupit.

*Flash*

## Chapitre 6

\_ Dans *L'Etranger* d'Albert Camus, le meurtre commis par Meursault est certainement un crime raciste. C'est à dire, un crime colonialiste : Le blanc arrive sur la plage, ça se passe en Algérie, il faut le rappeler, en face de lui se trouve l'arabe, allongé. Il était sur mon chemin affirme Meursault. Il précise encore que s'il sort son couteau, il le descendra. L'arabe voit Meursault arriver, et alors, après la rixe juste avant, normal, il sort son couteau. La lame brille au soleil. Mais ce geste est uniquement défensif, c'est ce que je voulais montrer, parce que l'Arabe ne se lève même pas, et le texte parle même de son sourire. Meursault, lui, a le revolver en poche, et alors il nous fait croire qu'il a tiré à cause du soleil. A cause du soleil, qui tapait sur ses nerfs, son doigt s'est crispé sur la gâchette. Mais ça ne tient pas, parce que ce n'est pas le soleil qui avait mis le revolver dans sa poche, ce n'est pas le soleil qui le lui avait fait sortir de la poche, ce n'est pas le soleil qui le lui a fait pointer en direction de l'Arabe, ce n'est pas le soleil qui a méticuleusement visé, et suffisamment bien pour atteindre l'Arabe, pourtant au sol et à plusieurs mètres, à quatre reprises. Pour quelqu'un qui a le soleil dans les yeux, Meursault est pour le moins un excellent tireur. Le racisme est ensuite latent dans toute la deuxième partie de *L'Etranger*, dans tout le procès. L'Arabe n'est pas mentionné de toute la seconde partie, de tout le procès, ou bien une seule fois peut-être, mais d'une façon non probante. Ce qu'on reproche à Meursault au cours du procès, ce n'est jamais d'avoir tué l'Arabe, l'Arabe à disparu des considérations du roman. Ce qu'on reproche à Meursault, ce sera d'avoir fumé et bu un café pendant qu'il veillait dans la chambre funéraire sur le cadavre de sa mère, c'est aussi, les jours suivants, d'être aller voir au cinéma une comédie, d'avoir rit devant ce film avec une prostituée qu'il connaissait, Marie, et de lui avoir fait l'amour en rentrant. En vérité, la vie de l'Arabe vaut moins que cette cigarette allumée, ce café bu, ces rires ou même ce coût.

La prof interrompt l'élève.

\_Je ne peux pas vous laisser dire une chose pareille. Votre lecture développe un contre-sens énorme. Vous faites passer Camus pour un raciste, c'est absurde, il a quand même écrit *la peste*, obtenu un prix Nobel, et son roman se déroule dans une Algérie mythique et éternelle, vous le savez bien, nous avons étudié le paratexte la dernière fois. C'est un roman de l'absurde, il n'y a pas à chercher ce que vous tentez de démontrer.

\_Mais, au Maghreb, Camus n'a pourtant pas l'étiquette flatteuse qu'il a ici, en tant qu'écrivain national. Beaucoup de Maghrébins, d'Algériens ou de Marocains, font la même lecture que moi de *L'Etranger* et considèrent que ce roman n'est pas exempt d'un certain racisme, qu'il véhicule une idéologie colonialiste.

\_Ne dites pas de bêtises. C'est un roman de l'absurde, et ces lectures sont de purs contre-sens. Il faut lire cette oeuvre comme tel, sans quoi vous n'éviterez aucun contre-sens. J'ai pourtant assez répété que c'était un roman de l'absurde et qu'il n'y avait rien d'autre à y lire. Bon, je tiendrais quand même compte de la pertinence de vos relevés dans ma notation, ne vous inquiétez pas. Je serais indulgente, mais faites plus attention ! Je dis ça pour les suivants qui auront à passer à l'oral. D'autant que s'aventurer sur un terrain aussi glissant que le champ idéologique, c'est une mauvaise idée. Restons-en au texte, à ce qui fait de Camus un grand auteur, analysons plutôt les hypotèses.

Les élèves agréèrent d'un silence grégaire.

Le jeune homme retourna à sa place après ces propos qui disqualifiaient sa lecture. Il s'assit parmi ses congénères étudiants, tous grands admirateurs des figures de style et de rhétorique, hypallage, Ekphrasis, hypochoristique, polyptote et autres, passionnés par les questions de diégèse et de

discours épидictiques, qui croyaient tous à l'apolitisme, à la mort des idéologies, à la neutralité. Mais son corps était étrange, et bientôt il se demanda où il pouvait bien se trouver. Il était en cours, et la prof parlait une langue étrangère : le français pédant, pour justifier son statut.

« Ca recommence » se dit Crouton : je me retrouve dans la peau d'un étudiant en fac de lettres. Quelle coïncidence ! Il reconnut bientôt par la fenêtre, les bâtiments parmi lesquels travaillait *Virginie*. Autour de lui se tenait une armée de jeunes femmes, toutes plus dévêtues les unes que les autres. Et maintenant que Crouton occupait un corps jeune et sans doute en parfait état de marche, il avait la furieuse envie d'en profiter.

Elles étaient toutes un peu jolies. Leurs bouches étaient rêveuses, leurs tailles cambrées, leurs cheveux tombaient sur leurs petites épaules. Elles avaient des ongles de toutes sortes, courts ou longs, brillants ou mats. Leurs yeux exprimaient tous l'ennui de se trouver en un tel lieu, en même temps qu'ils promettaient tous de ruisseler d'affection et de tendresse, pour de potentiels amants. Crouton n'avait pas encore pu voir son nouveau corps, mais il escomptait bien être de ceux-là. Il trouva ses mains un peu moche, mais songea qu'il lui fallait bien un défaut.

Il était fascinant de songer que derrière chacune se cachait une vie, un monde, un univers de bonheur à butiner, que chacune tenait avec elle toutes ses potentialités. C'était un champ de fleurs closes et prometteuses et Crouton le bourdon devait, à la robe, choisir de s'attaquer à l'une d'elles, pour la faire s'ouvrir, et découvrir les couleurs, les odeurs et la profusion poétique du monde qu'elle gardait précieusement pour qui vivaient à ses côtés, pour qui la butinaient. Elles étaient toutes un poème à écrire, un roman à développer, une oeuvre à appréhender, à approfondir. Elles portaient avec elles leur monde, leurs habitudes, goûts, manies, façons d'être, d'agir, de penser, de rire, de s'amuser, d'aimer, de caresser, de jouir. Leurs chambres d'étudiantes, leurs passe-temps favoris, tout était à dérouler, à découvrir, tous ces mondes qui se promettaient et se refusaient à la fois. Leurs quotidiens même étaient une fascination. Crouton, qui n'avait jamais fréquenté la fac, eut soudain une soif démentielle de connaissances. Un besoin d'érudition sans précédent le gagna. Sitôt le cours achevé, il partit à la recherche des toilettes, dans le but d'estimer sa marge de progression dans cette science humaine qui exerçait sur lui une attraction invincible. Il y trouva un miroir, et eut le malheur de s'y voir. Il comprit mieux pourquoi aucune en cours ne l'avait regardé gentiment, pourquoi personne ne lui avait soufflé quelques mots, pourquoi personne n'était venu lui parler à la fin du cours, pourquoi il était couvert d'un épais manteau noir, pourquoi il avait tenu des propos si peu conformes aux attentes générales lors de son oral. Il y avait des centaines de jeunes hommes conquérants dans cette fac, il fallait qu'il soit tombé sur l'un des seuls qui ne connaîtrait jamais les filles de sa classe qu'en rêve. Il se tenait mal, était mal rasé, mal coiffé, ses traits laissaient transparaître une certaine lassitude, une grande fatigue...Cet être souffreteux au charme morbide rappelait un peu à Crouton sa propre jeunesse. Il n'avait pas encore fait connaissance avec les soucis d'élocution dont souffrait ce nouveau corps, que déjà les études lui apparaissaient comme une gageure. A la lueur blafarde de l'éclairage des toilettes, il distingua même deux longues ridules qui descendaient le long des joues, de chaque côté de la bouche. Il avait de grands yeux, qui paraissaient sombres tout en étant brillant à l'intérieur, mais il avait compris qu'il n'en pourrait rien faire.

Or soudain, lui vint une idée. Il devait retrouver sa femme, avec ce nouveau corps. Il devait obtenir un rendez-vous dans son bureau, il devait lui faire des avances. Il pourrait enfin avoir la preuve qu'elle le trompe. Qu'importe s'il n'était pas très séduisant, *Véronique* serait sans doute moins exigeante que les jeunes et jolies étudiantes de vingt ans, et de toute façon elle n'aurait pas le choix : qu'elle le désirât ou non, elle devait payer.



Crouton partit à la recherche d'informations. Il n'eut pas dix mètres à faire qu'il se trouva nez à nez avec la prof.

\_Monsieur Rossignol ! S'il vous plaît ! C'est à propos de votre oral...J'aimerais en discuter avec vous. Si vous aviez un peu de temps.

Crouton devait retrouver sa femme et la faire payer, et au demeurant, il avait peu envie de se faire passer un savon, là, maintenant.

\_Non, euh non, désolé, je suis pressé.

\_Vous avez un cours ?

\_Euh je enfin je ne sais euh enfin peut-être, enfin je, oui je oui j'ai un...

\_Bon laissez ces fausses excuses, je ne vais pas vous manger, j'aimerais juste avoir vos sources, venez, je me doute que vous n'avez pas écrit ça tout seul...

\_En fait, c'est à dire que c'est assez compliqué et...

\_Attendez, j'ai des copies à aller chercher à mon bureau, venez

Et Crouton suivit sa prof, dans le corps d'un certain M.Rossignol, dont il devrait justifier le travail. Il n'y connaissait absolument rien en littérature, à peine s'il avait déjà lu du Albert Camus, et se voyait contraint de voyager aux milieux des bâtiments d'une fac dont il ne connaissait rien. Ils montèrent un escalier, Crouton remarqua que sa prof était en jupe, puis un second, Crouton remarqua qu'elle avait de jolies jambes. Ils tournèrent ensuite à droite, et c'était là où se trouvaient tous les bureaux des profs. Crouton jubila intérieurement, il n'avait pas eu à chercher bien longtemps en fin de compte. Elle sortit une clef, et ouvrit la porte sur laquelle se trouvait le nom de plusieurs profs. Dont un nom féminin : Mademoiselle Colute Anna. Elle lui proposa une chaise, et oublia totalement ses copies qu'elle était venue chercher.

\_Je peux t'appeler Kaël ?

Crouton sursauta. Le tutoiement brusque lui faisait de l'effet. A choisir, il aurait préféré qu'elle l'appelât Crouton, mais elle n'aurait pas compris, et puis Kaël, pourquoi pas.

\_J'adore quand on me parle de littérature comme tu l'as fais Kaël. Ca me change de toutes ces autres étudiantes stupides qui passent leur temps à supputer une vie psychologique à des personnages romanesques ! Je ne connais rien de plus stupide !

Les joues d'Anna étaient rouges, et elle était essoufflée. Crouton opina complaisamment.

\_Si bien sur, il y a encore plus stupide, lorsqu'elles partent dans des interprétations totalement fantaisistes sur un texte, au lieu de rester au niveau du texte, d'avoir de la méthode. En même temps on les formate un peu comme ça, les pauvres. Elles auront fait des lettres sans jamais y avoir rien compris.

Et Anna esquissa un sourire complice à Crouton, qui attendait anxieusement d'être charcuté. Elle retirait la veste de son tailleur en disant ces mots :

\_Je sais que tu es différent Kaël, qu'avec toi, parler littérature ça serait bien, et tu sais comme c'est rare, les gens capable de tenir une discussion intéressante sur le sujet sans jouer les pédants. La littérature c'est toute ma vie, j'ai du tout sacrifier pour en arriver où j'en suis, maintenant j'aspire à rencontrer des gens comme toi, qui me donneront envie de vivre.

La nervosité de Crouton allait crescendo, à mesure qu'Anna se mettait à l'aise. Elle le dévisagea insolemment.

\_ Parle-moi encore de littérature Kaël. De Camus ou d'un autre, je m'en fous. Chauffe-moi comme ça...

\_ C'est que je...

\_ Tu n'es sans doute pas à l'aise, tu es surpris que je sois si franche, c'est que j'ai tout de suite su lire en toi, je sais que tu peux me donner du plaisir, fait ce que tu sais faire, parle-moi d'un livre, caresse-moi avec ces noms, embrasse-moi avec ces concepts littéraire, c'est tout ce que j'aime...

L'imagination de Crouton se mit en branle, il fallait vite qu'il trouve un livre qu'il avait lu récemment et qu'il lui sorte une théorie là-dessus, vite ! Qu'importait si c'étaient des conneries, elle n'y verrait sans doute que du feu ! Sur le coup, Crouton ne se rappela soudain que de sa dernière lecture : *Harry Potter contre le méchant dragon* et il débita à toute vitesse :

\_ Dans-harry-potter-le-héros-est-harry-et-il-va-sur-son-balai-magique-en-fait-c'est-la-métaphore-d'une-voiture-car-harry-n'a-sans-doute-pas-le-permis-ou-bien-il-a-juste-pas-de-voiture-ou-bien-c'est-qu'il-préfère-ce-moyen-de-transport-comme-ça-pour-se-la-péter-et-sa-baguette-magique-c'est-pas-forcément-qu'une-baguette-magique-banale-et-innocente-ça-peut-être-plutôt-un-substitut-phallique-avec-lequel-il-peut-faire-plein-de-choses-car-pour-le-reste-on-sait-pas-et-d'ailleurs-c'est-ce-qui-fait-de-ce-personnage-l'emblème-du-genre-masculin-il-a-toujours-sa-baguette-a-la-main-et-s'en-sert-sans-cesse-pour-récompenser-ou-pour-punir-c'est-sa-seule-et-unique-grande-force-ce-qui-fait-que-toutes-les-filles-s'intéressent-a-lui-c'est-sa-baguette-magique-c'est-pourquoi-les-filles-aiment-toutes-harry-potter-alors-que-les-mecs-détestent-enfin-moi-aussi-même-un-peu-parce-que-ça-rend-jaloux-que-toutes-les-filles-s'intéressent-à-nous-et-le-dragon-c'est-la-métaphore-de-ses-parents-castrateur-car-il-est-encore-enfant-on-l'oublie-trop-souvent-mais-donc-ses-parents-ne-veulent-pas-qu'il-se-serve-de-sa-baguette-magique-car-il-est-encore-enfant-c'est-trop-jeune-c'est-trop-tot-mais-harry-est-rebelle-opposé-a-l'ordre-on-voit-bien-que-c'est-un-héros-par-là-qu'il-s'oppose-au-système-c'est-son-côté-subversif-il-est-contre-la-morale-établie-c'est-les-parents-la-morale-établie-c'est-le-dragon-et-donc-harry-affronte-le-dragon-avec-sa-baguette-ça-veut-dire-qu'il-s'en-sert-contre-ses-parents-mais-ça-en-fait-c'est-un-contre-sens-parce-que-je-sa-baguette-je-enfin-sa-baguette-peut-pas-enfin-en-même-temps-c'est-pas-vraiment-toujours-un-symbole-phallique-c'est-aussi-une-baguette-magique-réelle-le-reste-du-temps-enfin-c'est-à-dire-que-pour-harry-pot...

Anna le regardait d'un air désespéré. Elle ne pouvait plus dire un mot. Crouton reprit sa respiration, devint pâle, se leva et sortit. Il s'affala sur une chaise qui traînait dans le couloir et soupira : c'était trop beau pour durer...Il s'était quand même surpris à tenir un discours plus littéraire qu'à l'accoutumée sur une oeuvre, et ce constat le consola un peu d'avoir manqué une telle occasion. Bien sur qu'il s'était embrouillé sur la fin, mais il pouvait quand même avoir des idées intéressantes après tout. Il n'était peut-être pas complètement un raté.

Il était seulement maudit. Seul contre tous, il fallait qu'il lève la tête contre ce monde cruel qui le rejetait, qui ne comprenait pas sa subjectivité particulière. C'était un incompris. Il valait trop pour être accueilli à bras ouvert par la communauté des êtres humains. Mais un jour, c'était certain, on reconnaîtrait son génie. Il se leva et ses cheveux battaient au vent, indomptables et sauvages. Il y avait un courant d'air, la femme de ménage avait laissé la fenêtre ouverte pour faire sortir l'odeur infecte des produits nettoyants. Crouton la referma avec la plus grande des dignités. Il se sentit particulièrement fort à cet instant : mais ce n'était pas lui, il se rassura, mais la poubelle qui traînait non loin.

Exécutant un 360°, il repéra la porte sur laquelle figurait le nom de sa femme, inscrit sur une petite plaque de bois entre Mme Antana Clase et Mme Anna Diplose. C'était son heure de permanence, jubila-t-il. Elle allait payer.

## Chapitre 7

*Valentine* avait les yeux rouges. Elle craqua à nouveau en montant dans son bureau. Elle repensa aux avances de son collègue, M Miatique, que tout le monde appelait Enco (parce que c'était son prénom). Il l'avait pressée contre son bureau, et elle avait pu sentir sans difficulté la pointe dure, ferme et saillante des ciseaux posés sur son bureau, contre lesquels il lui mortifiait le dos sans le savoir. Il restait persuadé que c'était une excuse pour se dégager de son étreinte, et il s'était emparé de ses mains. Les siennes, atrocement moites, presque autant que celles du psy, lui rappelaient des souvenirs assez glauques. Il lui avait susurré quelques mots d'amour, très littéraires au demeurant :

*« laisse' moi gagner l'autel de la génération  
Je veux y faire brûler l'encens de ma passion »*

Les vers avaient plu à *Véronique*, elle aimait les alexandrins, et le second resplendissait d'un feu tout racinien. En bref, elle ne lui en aurait pas voulu d'avoir procédé à l'élision du e muet de « laisse » pour faire rentrer six voyelles dans le premier hémistiche, si seulement il avait prononcé le tout un peu moins près de son visage : car, en férocité, son haleine équivalait facilement son désir.

Ah ! Enco...Ce souvenir traumatisant lui faisait un grand mal. Elle renifla quelques temps, avant d'essuyer le tout d'un revers de main : il fallait se ressaisir. Elle avait du travail. Il lui fallait corriger des dissertations qui traitaient de l'image du cocu dans la littérature contemporaine. Elle ignorait pourquoi elle avait choisi ce thème. Il devait aussi parler à ses élèves, se dit-elle pour se consoler. Mais elle se lamentait également à cause du psy. Lorsqu'elle fermait les yeux, elle voyait son visage juste devant le sien, se rapprochant et s'éloignant, contracté exactement de la même façon que celui de Crouton, et elle l'entendait souffler comme un bouc asthmatique en rut. Mais tout ceci n'était qu'un cauchemar, qu'un affreux cauchemar se dit-elle pour s'aider à évacuer ces images répugnantes. Il fallait qu'elle fasse quelque chose pour s'en débarrasser, et elle se leva dans le but d'aller prendre l'air quelques instants. Elle ouvrit la porte et sursauta brusquement.

\_Oh !...Je suis...oh pardon...je suis désolée, vraiment, je suis un peu nerveuse...

Son interlocuteur, un étudiant, l'attendait peut-être depuis longtemps devant sa porte. Elle tenta de se rappeler si elle avait parlé à voix haute durant tout ce temps, en se remémorant Enco et le psy. Elle frissonna à l'idée qu'un jeune homme, un de ses étudiants, ait pu entendre ses misères de femme.

Celui-ci la regardait bizarrement. Une certaine duplicité luisait dans son regard. S'y trouvaient mêlés la candeur et la fourberie. Son visage exprimait la même duplicité : doux et violent à la fois, d'une douceur tendre, d'une violence émotive. Cet être était étrangement bâti : ses épaules larges contrastaient avec sa taille moyenne et son corps pas très bien conformé, et plutôt maigre.

\_Bonjour Mme Crouton...

Sa voix était blanche : il soufflait ses mots plus qu'il ne les vocalisait. Il lui parut soudain particulièrement souffreteux. Les points de suspension qu'il laissa manifestement se poser après son nom l'effrayèrent. Il la regardait comme s'il avait une pensée derrière la tête. De toute façon ce serait non, elle refuserait. Il était hors de question qu'elle fit une faveur à un étudiant et qu'elle lui corrigât sa copie sur sa demande.

## Chapitre 8

\_Que désirez-vous ? C'est pour les copies ?

\_Non, c'est, c'est personnel...

Il referma la porte derrière lui. Et il attendit. C'était étrange d' avoir *Virginie* en face de lui, sur son lieu de travail, et qui ne pouvait pas le reconnaître. Qui était-elle lorsqu'ils n'étaient pas ensemble ? Comment parlait-elle aux étudiants ? Avait-elle parfois avec eux un comportement équivoque ? En tout cas, elle s'impatienta.

\_Bon...Alors c'est pour quoi au juste ? J'ai du travail, si ça ne vous ennuie pas de chercher vos idées un peu plus rapidement...

Crouton eut sa réponse. C'était la même conne sur son lieu de travail. Personne n'aurait jamais pu vouloir la baiser. La haine l'étrangla. Il allait lui apprendre à être désirable.

L'étudiant s'approcha lentement, et se colla à elle très progressivement. *Valentine* comprenait. Seul son mari ne la trouvait plus désirable. Partout ailleurs, elle aurait pu être aimée. Que faisait-elle avec un tel bouffon ? Il lui serait si facile de tourner la page. Elle plaisait même à ses étudiants ! Pourquoi s'était-elle toujours fait un scrupule de le tromper ? Lui, il avait bien sauté cette pouffiasse de *Viviane*, dont le numéro de téléphone baignait dans la graisse du cassoulet ! Et la voisine alors ! La fois où elle s'était absentée, il avait du la prendre, comme une chienne qu'elle était, sur son tapis gris qui sentait la gerbe, sans se poser plus de questions ! Et elle, elle restait là, devant cet étudiant assez moche mais dont la candeur était plaisante après tout, sans rien faire ! Alors elle lui caressa la joue de sa main, et les larmes affluèrent à ses yeux.

Crouton ne comprenait pas. Elle caressait sa joue avec tendresse, elle pleurait presque, tout cela n'avait aucun sens. Elle aurait du le repousser, ou bien pourquoi pleurait-elle, s'il s'était métamorphosé en son amant ? Ses caresses étaient douces, et Crouton fit glisser mollement son pouce pour caler une de ses mèches de cheveux derrière son oreille. Mais elle lui resta dans la main. Le corps de l'étudiant manifestait un plaisir très vif, Crouton en fut vivement surpris. Il fit glisser ses mains le long de sa taille, et l'amena contre lui.

Les bras de l'étudiant autour de son corps étaient un peu trop mous, ce qui lui rappelait les étreintes de son mari. Elle tenta de chasser ce mauvais souvenir et de s'abandonner un peu à un plaisir inhabituel autant qu' inespéré. Son coeur battait à tout rompre, et ses poumons étaient illuminés de soupirs délicieux mais lourds, dont elle se déchargeait peu à peu. Elle ferma les yeux, et sa joue vint embrasser tendrement celle de l'étudiant.

Elle soufflait comme un gros baleineau. C'était beau. Crouton était aussi ému que le corps de l'étudiant pouvait être excité. Ses soupirs étaient les plus poétiques des notes que son oreille de fin mélomane avaient entendues de sa vie. C'était l'essence du bonheur, qui filait par intermittence entre ses lèvres. Il n'avait pas pu goûter une si belle mélodie depuis si longtemps, que son émotion le fit chavirer et qu'à son tour, des frissons l'attrapèrent.

L'étudiant tremblait comme une feuille. Elle ne le connaissait même pas. Etait-ce vraiment un des siens ? Crouton n'aurait jamais tremblé d'émotion dans ses bras. Il était bien trop incapable de sentiments violent. Tant qu'il ne s'agissait pas de la voisine, ou de l'autre, évidemment...Elle souhaitait que cette étreinte acquière toute sa force protectrice, alors elle se serra contre lui, et ses

mains glissèrent rugueusement dans les cheveux courts de l'étudiant.

*Valérie* n'était que trop douée. Crouton sentit qu'elle allait faire profiter l'étudiant de tous ces petits gestes tendres qu'elle exécutait à merveille. A son plaisir, se mêlait maintenant la rage jalouse que ce fût un autre qui en profitât. Il ne devait pas se laisser aller dans ses bras. Il était venu pour qu'elle paie, pour la baiser, et résultat ils étaient enlacés tendrement l'un contre l'autre, pour son plus grand plaisir à elle. Drôle de punition. Ca ne pouvait plus durer. Sans quoi elle allait le tromper avec cet étudiant dont il jalousait à présent la réussite extraordinaire auprès de sa femme. Il venait la faire payer, pas souffrir le martyr d'assister, à la pire des places, à son cocuage. Ses mains se détachèrent de son corps.

Elle ne comprenait pas ce qui arrivait à l'étudiant, elle était terrorisée à l'idée qu'il devienne soudain si froid pour une raison qui lui échappait totalement, alors elle devint folle, et se hâta d'aller verrouiller la porte.

\_Qu'est ce que tu fais ?

\_Rassures-moi, ne part pas, que veux-tu ? Je ne comprend pas...

Sa voix chancelait. Crouton ne comprenait plus rien. Elle venait de l'enfermer ! Allait-elle le forcer ! Il devint fou de rage à son tour, il ne pouvait comprendre comment il se trouvait prit à son propre piège. Elle voulait le tromper au point d'abuser de ses étudiants !

\_Qu'est ce qui se passe ? Ouvre la porte !

\_Non, non, tu voulais me dire quelque chose ! Qui es-tu pour venir me promettre quelque chose dont tu me prives juste après ?! Je t'en supplie, explique-moi !

Sa femme était folle. Crouton l'avait toujours su. Ca devenait une évidence. Et ce avec tout le monde. Cette garce était assez désespérée pour ne s'en remettre qu'à de telles manières afin de le tromper. Elle voulait tellement que l'étudiant lui fit l'amour (au point d'utiliser la force, de le séquestrer) que c'en fût insupportable pour Crouton.

\_Si tu n'ouvres pas, je vais hurler.

\_Non ! Non ! Ne fais pas ça ! Je t'en prie !

Hurla *Véronique*, et désespérée elle se mit à gémir, à se répandre en larmes, et ses mains maltraitèrent son visage, et ses cheveux tombèrent par mèches entières. Anna Colute arriva en courant.

\_Que ! que se passe-t-il ?

Voyant sa collègue par terre, les cheveux arrachés, le visage rouge et couvert de pleurs, la robe mal arrangée, et ensuite l'étudiant, stoïque devant son bureau, celui qui s'était moqué d'elle, que sa collègue avait imploré de ne pas violer, son sang ne fit qu'un tour. Experte en Viet Vo Dao, elle s'avança jusqu'à lui, et d'un coup de pied magistral, assomma l'infâme.



invincible des plus belle heures de sa vie.

Crouton suffoqua. « L'édifice immense du souvenir » venait de lui tomber sur le coin de la gueule. Il rinça sa bouche et la brosse à dent, reposa le tube de sa femme comme un objet mystérieux aux pouvoirs surnaturels, et se jura de ne plus jamais refaire une telle bêtise.

Il descendit les escaliers, titubant à cause du chagrin. Il entra dans sa voiture, enfonça la clef, et mis le contact en direction du supermarché. Sa mauvaise haleine n'attendait pas.

Sur le chemin *Playboy* lui servit de G.P.S : lorsqu'il se tournait vers la gauche, Crouton tournait à gauche. Lorsqu'il se tournait vers la droite, Crouton tournait à droite. Le reste du temps, ce fut droit devant.

Il atteignit finalement un parking et une grande devanture mystérieuse. A l'intérieur tout ruisselait de bruits. Les éclairages, comme pour Noël, fusaient parmi l'espace.

« Bienvenue dans notre nouveau magasin, *Playboy's R us* ! » Attention, attention, aujourd'hui promotion spéciale sur les poitrines de taille B ! Pour deux exemplaires achetés, le troisième est offert ! Offre limitée ! »

Le long des rayons, il y avait des milliers de corps. Ils parlaient à la demande afin que le client puisse également mesurer leur quotient intellectuel. Des simulations vidéos permettaient de quantifier également le quotient émotionnel des marchandises. Enfin, il existait même, pour certains modèles, des cabines d'essayage.

« A *Playboy's R us* le client est sssssssatisfait ou remboursé, attention attention ! »

Crouton resta ébahi de longues minutes. Devant lui, se tenaient droites des amantes potentielles à perte de vue. C'était le paradis.

Une vendeuse l'aperçu hébété, et se dirigea vers lui.

\_Je peux vous aider ?

Sa voix était douce, elle rappelait comme un voyage à Crouton. Sur son badge se trouvait un nom : *Aude Alisque*.

\_Euh, je...

\_C'est la première fois que vous venez ?

\_Oui, oui c'est ça.

\_Très bien

Fit-elle d'un sourire habile.

\_Nous allons visiter en ce cas. Je m'occupe d'un client et je suis à vous. En attendant vous pouvez vous désaltérer à la machine à jus de cassoulet, juste derrière vous.

Crouton avala quelques verres en rêvassant à ce fragment, sorti de sa bouche comme par enchantement : « je suis à vous ». Il savait déjà avec quel exemplaire il souhaitait repartir.



\_Venez, suivez-moi

Fit la vendeuse qu'on aurait cru capable de se démultiplier à tel point elle s'occupait de chaque client avec empressement, calme et habileté.

Ils visitèrent le magasin. Rousses, brunes, châtaines, blondes, noires, métisses, roses, jaunes, de toutes tailles, de tous poids, de toutes mensurations. Ils passèrent devant communistes, capitalistes, libéralistes, néo-libéralistes, socialistes, radicalistes, fascistes, monarchistes, alter-mondialistes, anarchistes, légitimistes, protestantes, évangélistes, musulmanes, sunnites, souffistes, chiïtes, islamistes, sionistes, anti-sionistes, catholiques, intégristes, agnostiques, athées, déistes, bouddhistes, hindouistes, keynesiennes, marxistes, schumpeteriennes, bourdieusiennes, freudiennes, lacaniennes, jungiennes, nietzschiennes, kantiennes, hegeliennes, pyrrhoniennes, néo-platoniciennes, épiciuriennes, stoïciennes, cyniques, spinozistes, féministes, écologistes, droit de l'hommes, relativistes, pour les obédiences dont se rappelait Crouton.

\_Ce ne sont que des obédiences majoritaires de base chez ces modèles. Bien entendu, le client est roi, et pour un léger supplément, tous les mélanges sont autorisés. Les obédiences peuvent aussi se régler afin d'évoluer dans le temps.

Ils étudièrent de la même façon les caractères.

\_Nous pouvons les pimenter par toutes sortes de névroses, voire de psychoses. Nous déconseillons en général les modèles psychotiques à nos clients, mais certains se vendent bien quand même.

Crouton demanda à tester le quotient émotionnel d'une des produits qui lui plaisait le plus. Le prix, attractif, s'expliquait en fin de compte par ses carences émotionnelles.

\_Tous nos produits sont garantis deux ans contre tous vices de formes. Bien entendu, la garantie ne s'applique que dans le cadre d'un usage approprié de l'objet. Si vous en prenez soin, vous pouvez garder un modèle plusieurs années, sans difficultés.

Ils visitèrent ensuite les cabines d'essayage. Toutes étaient occupées. Et il fallait payer.

\_Nos clients veulent parfois tester le produit avant de l'acheter, afin de s'assurer de sa compatibilité.

Ils visitèrent ensuite un rayon constitués de grands écrans.

\_C'est ici qu'on peut assembler sur mesure le modèle qu'on souhaite. L'avantage, c'est qu'on peut repartir avec l'objet de ses rêves. L'inconvénient, c'est le prix.

Sur un bouton était écrit : « random ».

\_Ce bouton permet à certains clients de décider aléatoirement de certaines caractéristiques du produit. De la sorte, on garde l'effet de surprise. C'est une option très appréciée en général, mais les clients qui nous retournent leurs achats sont en majorités ceux s'étant servi de l'option « random ».

Crouton s'amusa à créer un modèle de toutes pièces, en fonction des qualités qu'il imputait à *Aude*. Le prix était proprement exorbitant.

\_Vous avez les moyens ?

Railla la jeune femme, avant de reprendre :

\_ Nous pouvons programmer habitudes, goûts, manies, caractéristiques du quotidien, coefficient d'imaginaire, de manière aléatoire ou selon de grands schémas généraux. Nous recommandons généralement aux clients de laisser une grande latitude à ces critères, afin qu'ils puissent se modeler avec le temps. Sans quoi le modèle ressemble par trop à un automate. Nous préférons partir sur de grands modèles généraux et laisser le temps les modeler.

\_ Un modèle vous intéresserait en particulier ?

S'enquit-elle d'un air malin.

\_ Je...Je crois que non en fait

\_ Vous trouvez que ça manque de choix ?

Et elle se mit à rire.

\_ Je crois que j'aurais du mal à trouver un modèle qui vous ressemble

lâcha Crouton. La vendeuse ne répondit pas. Elle le regardait, attendant la suite.

\_ Vous faites quelque chose ce soir, *Aude* ?

Elle éclata de rire, si bien que tout le magasin se retourna vers Crouton.

\_ Non, je suis désolée, je ne peux pas ce soir, je vois mon lapin.

\_ Vous avez un numéro de téléphone ? Pour un autre soir peut-être ?

\_ Je ne sais pas...

\_ Vous ne savez pas s'il y aura un autre soir ?

\_ Non, je crois que je n'ai pas de numéro de téléphone

\_ C'est ennuyeux

\_ Non, ça peut aller

\_ Si : il faudra que je puisse vous joindre si je reviens une autre fois ici, car vous seriez la seule à me donner envie d'acheter

\_ N'insistez plus, le voici

Et *Aude* tendit à Crouton un tube de dentifrice, sur lequel elle avait marqué de nombreux chiffres à l'aide d'un rouge à lèvres.

\_ Je n'avais pas de papier. Mais tenez. Et à une prochaine fois alors.

Elle lui adressa un clin d'oeil malicieux, et dans le même geste, vola au secours d'un nouveau client.

Crouton reprit la voiture. Entre *Playboy* et lui, c'allait être la guerre. « Je vois mon lapin ce soir » avait dit *Aude Alisque*. Crouton fut pris soudain d'une rage folle à l'encontre de tous les lapins. Tous lui rappelaient sa déception. En guise de vengeance, tous les cents mètres il envoyait la peluche se fracasser contre le pare-brise. Il fit si bien qu'il ne retrouva pas sa route, et se perdit si bien qu'il finit par tomber en panne d'essence.

## Chapitre 10

*Anna* a appelé la police. L'étudiant, hagard, semble ne plus rien comprendre, et tout ignorer de ce qui vient de se passer. Les flics l'ont réveillé par quelques claques. Ses bras sont retenus dans son dos.

\_ Il a tenté de la violer !  
\_ C'est vrai ?

Demandent les flics. L'étudiant ne répond rien :

\_ Je sais...je sais pas... je comprend pas... je comprend pas ce qui se passe...lai...laissez moi...je vous en prie...  
\_ Tu sais ce que j'aimerais leurs faire, aux sales types dans ton genre ?

Fais l'un d'eux.

\_ J'aimerais qu'on leurs coupe les couilles et qu'on les leurs fasse bouffer. Ca te plairait dis-moi ?

L'étudiant souffreteux ne répond rien, il pleure si violemment qu'il est agité de soubresauts. Il ne comprend rien, et il est terrorisé. Les flics l'emmènent.

\_ Rassurez-vous

Fait l'un d'eux à *Anna*, qui lui avait tapé dans l'oeil,

\_ On va l'interroger, il va avouer, je vous le promet.

Pendant ce temps, des médecins s'affairent autour de *Vanessa*. Elle a perdu connaissance lorsque les flics sont arrivés. Ils rassurent *Anna Colute*.

\_ Sa vie n'est pas en danger madame, ne vous inquiétez pas. On va la conduire à l'hôpital pour qu'elle passe des examens, et les flics voudront sûrement en savoir un peu plus. Nondoudiou, encore une sale affaire.

Dans la voiture de police, les flics commencent l'interrogatoire tambour battant. Dans l'ambulance, l'un des médecins s'imagine ausculter la prof sans plus attendre, et partir à la recherche de traces d'effraction.

*Anna Colute* range un peu le bureau de sa collègue, et remet à leur place d'origine, du moins à la place qu'elle imagine, quelques « aboli[s] bibelot[s] d'inanité sonore », comme elle aime appeler ça. « La littérature attire vraiment des psychopathes », songe-t-elle en repensant à l'évènement.

## Chapitre 11

Tout est noir autour d'elle. Elle nage dans un liquide un peu spécial. Au fond de la piscine d'encre noire transparente, il y a comme un point lumineux. Elle fait de grand geste pour s'en approcher, mais semble nager dans le vide. L'eau empêche sa progression. La lumière s'éloigne dès qu'elle semble gagner un peu de terrain. Ses efforts semblent contre-productifs.

Alors, elle change de stratégie. Elle tente de reculer. Et ça fonctionne. La lumière au bout du tunnel de la piscine s'approche. Elle songe qu'elle a bien fait de regarder ces séries bizarres avec des gens dans le coma qui tentent de rejoindre la lumière quand celle-ci semble s'éloigner d'autant. L'énigme était pourtant toute bête, il suffisait de s'éloigner du point lumineux pour que celui-ci vienne à vous.

La lumière du bout du tunnel ne s'approche que très lentement, mais elle a mordu à l'hameçon. Elle est persuadé que *Valérie* s'enfuit alors que ce n'est qu'une ruse.

A mesure qu'elle s'approche, une sensation un peu désagréable la prend soudain. L'eau semble se troubler, comme si quelqu'un secouait la piscine à intervalles réguliers. Bientôt la sensation, très désagréable de prime abord devient moins sèche, moins brutale, et plus chaude et plus douce. L'eau semble s'éclaircir peu à peu, et elle se sent moins mal, même si c'est étrange. Il y a quelque chose en elle, il y a quelque chose qui la remplit d'une chaleur qui lui manquait depuis longtemps. Enfin la lumière l'engloutit, l'eau devient soudain brillante, et ses yeux fixent une loupiote dans un véhicule. C'est une ambulance.

Le médecin dit à son collègue :

\_Je confirme pour les traces d'effraction. Mais elle s'est réveillée.

Son collègue fait :

\_Dommage

Et ils éclatent de rire.

## Chapitre 12

Le véhicule de Crouton s'est immobilisé sur le bas-côté. Son ancien occupant trépigne, en tentant de retenir la furie qui s'est emparée de ses nerfs. Le ciel est noir et parcouru de vaisseaux sanguins dilatés. Ces arabesques palpitent à toute allure, et de gros bouillons de rage s'y bousculent. Sa respiration, son coeur s'emballent malgré lui, et il tente de retrouver son calme en faisant le vide.

Il entend des rires. On doit se moquer de lui, il se retourne, et aperçoit, riant, en bicyclettes, deux jeunes femmes qui rentrent chez elle. Peut-être le narguent-elles ces pouffiasses, bah oui après tout, ces rires sont peut-être pour lui, une torture pour son amour-propre. Ou bien peut-être est-il juste un peu paranoïaque. Une chose est sûre : le rire est l'instrument de la destruction et du mal. Le plaisir sadique que tous partagent. Contre lui.

Car c'est vrai ça, c'est toujours contre lui que ça tombe, c'est toujours lui qui morfle, qui prend pour les autres, sa vie est une longue suite de malédictions en tout genre, de malchances, comme un vrai chemin de croix écrit à l'avance pour se venger de lui, de lui et de ses faiblesses et de ses fautes, comme s'il était l'être le plus méprisable, ce qu'il pouvait être aussi d'ailleurs, mais pourquoi lui, pourquoi souffrait-il d'un traitement particulier, pourquoi devait-il être l'homme le plus malheureux du monde, pourquoi ses échecs affectifs, pourquoi *Aude*, pourquoi le dentifrice tout à l'heure, et enfin, cerise sur le gâteau, pourquoi même des êtres aussi serviables que sa propre voiture, qu'il avait toujours bien traité, se retournait-elle contre lui à son tour ?

Toutes ces questions métaphysiques désespéraient Crouton. Le monde entier voulait qu'il crève, à n'en pas douter. Pourquoi continuait-il donc de vivre ? Par esprit de contradiction ? Le dernier être à ne pas lui en vouloir, était peut-être *Playboy*.

Mais celui-ci, qui se tenait derrière Crouton, le fit sursauter. Son visage était marqué par les coups encaissés en route. Ses yeux exorbités exprimaient toute l'hostilité dont il devait être capable. Il ouvrit une grande bouche qui révéla de longues dents très dures et effilées et prononça ces mots, dans un français pour le moins correct :

*P'tain, fils de put', j'vais t'niquer  
Batard, ta tronch' j'vais t'la maraver.*

*si j'te chopp' t'va voir ta misèr',  
j'vais t'la mettr' bien profond.  
T'va comprendr' c'que ton psy veut t'dir'  
quand t'y t'cause d'castration !!!*

Les doutes métaphysiques de Crouton furent aussitôt résolu, et il fut rempli d'une seule certitude, qui répondit à toutes ses interrogations du moment et se présentait comme une évidence : il valait mieux détalé.

Il passa par dessus la clôture d'un champ, et se mit à courir. Il évita une première vache, puis une seconde. *Playboy* avait raté son départ. Toutefois, au temps intermédiaire de la seconde vache, il ne comptait qu'une seconde 69 centièmes de retard.

A la sortie du champ, le lapin avait grignoté une partie de son retard. Ils débouchèrent dans un enclos qui gardait des moutons. Leur densité était telle, qu'il leur fallait sauter au dessus de ces bêtes

lentes et molles. Crouton commençait à sentir les dents de *Playboy* lui chatouiller l'échine. Ses jambes s'emballaient toujours davantage, et le souffle de l'animal se faisait pressant. Soudain s'éleva devant Crouton la clôture suivante : les barbelés étaient trop haut, il arrivait trop vite dessus, il ferma les yeux et pris son extension.

Alors, de gestes ralentis, on le vit s'élever. Le lapin s'était arrêté. *Putain sa mère' i' va s'tauler c'fils de put'* songeait-il alors, ne donnant pas cher des chances de Crouton. Mais celui-ci s'élevait toujours plus. Ses pieds battaient dans les airs, comme pour se donner un peu plus d'altitude. Le fil barbelé le plus haut n'était plus qu'au niveau de ses genoux. Il passait de l'autre côté la tête, les épaules, il fermait les yeux et s'élançait de toutes ses forces vers l'avant. Ses hanches passaient de l'autre côté. Encore un effort, ses gencives se serraient dans l'effort. Et ses genoux, à présent, passaient de l'autre côté ! Il poussa un cri désespéré.

\_AAaaaah !

Et ses chevilles passèrent, ses pieds, il tomba de l'autre côté, déboula à toute vitesse et, ivre de joie, se rétama aussitôt sur la première aspérité venue, une mystérieuse motte de terre : car *Playboy* avait eu le temps de creuser un souterrain.

## Chapitre 13

*Vanessa* rémergea véritablement sur le lit de l'hôpital. Elle se sentait si mal ! Les médecins avaient dû la droguer, la jugeant en état de choc. A son chevet, il y avait le psy. Il tripotait la télécommande de la télévision avec délectation.

\_Quel bel objet phallique !

Il sortit un carnet et pris quelques notes, sans prononcer un mot de plus. La lumière perçait les yeux de *Viviane*. Il alla fermer les stores, en marchant uniquement sur les dalles du carrelage qui paraissaient avoir le moins vieilli. Le store grinçait et lui arrachait les oreilles. Le psy retourna auprès d'elle.

Ce n'était pas son jour. Son mari était en cavale on ne savait où, rendu très dangereux par le *Bonheur*®. il fallait qu'elle s'en méfiât, le psy voulait qu'elle l'aide à remettre la main dessus, et maintenant, dans son bureau, un élève était manifestement venu la violer. Elle pensa encore à son chat, qu'elle n'allait pas pouvoir nourrir de la journée et qui allait mourir de faim si *Crouton* ne pensait pas à s'en occuper. A cette pensée, elle se mit à sangloter. Qu'allait devenir son pauvre chat pendant son absence ? S'il mourrait, elle se sentirait coupable et certainement qu'elle ne pourrait jamais réellement s'en remettre. Et elle ne pouvait même pas s'en remettre à la dernière personne qui lui restait : son psy. Car celui-ci était phobique. Il avait une peur bleue des poils de chat. Lors du premier rendez-vous il s'était caché sous le bureau, jusqu'à temps qu'elle se soit défait des vêtements qui portaient des poils de son chat. Il lui avait expliqué, et désormais elle se changeait toujours avant de partir en consultation. Ces rendez-vous la stressaient, elle était souvent soulagée de rentrer chez elle. Alors elle caressait copieusement son chat, pour prévenir toute jalousie de sa part. Souvent, elle se changeait à son retour, pour qu'il ne puisse pas sentir l'odeur du psy. Ainsi elle ménageait les uns et les autres. Mais tout était devenu si dur désormais, qu'elle pleurait.

Les flics vinrent prendre le témoignage de *Virginie*. Elle raconta, toujours en pleurant, qu'elle ne savait plus rien, que c'était trop dur. Les flics la rassurèrent :

\_Ne vous inquiétez pas, entre les traces d'effraction fournies par les médecins, votre témoignage et celui de *Mme Colute*, qui a été victime de harcèlement sexuel juste avant son exaction, il va pas s'en sortir ce salaud. Si seulement on pouvait leurs couper les couilles à ces malades !

Ils la saluèrent et repartirent.

Elle se sentait un peu soulagée de les voir partir avec son témoignage, et de se sentir innocentée. Son sentiment de culpabilité allait un peu mieux. Elle voulait seulement ne plus penser à tout ça, rentrer chez elle et nourrir son chat.

## Chapitre 14

Le lapin s'était rué sur lui. Crouton pleurait. Il était couvert de terre, le visage déformé par la peur, la bave aux lèvres comme un chien fou. *Playboy* l'empoigna fermement et le ramena à son terrier. Il y fut alité.

\_Ne me castrate pas, ne me castrate pas, pitié, pitié

Gémissait inlassablement Crouton entre ses dents. Le lapin ne revenait qu'au soir, le requinquait d'une bonne soupe chaude et s'exprimait sur un ton familial.

\_Je n'ai guère l'habitude de castrer, conséquemment ne craint rien ! Si tu t'inquiètes parce que je n'ai pas appelé de médecin, c'est que je me méfie de ces charlatans là, ils vont te donner de la chimie qui va te bousiller d'autant plus fourbement. Ais confiance en moi, une bonne soupe, garder le lit, ça va te requinquer en moins de deux !

Mais Crouton n'apercevait aucune amélioration. Au bout de quelques jours les grands murs de la pièce du terrier où il croupissait se mirent à suinter. Des vers gigantesques semblaient naître et copuler sous ces grandes lattes de bois, des vers qui allaient recouvrir son corps, son visage et l'étouffer. Le plafond aussi paraissait toujours plus bas et comme s'approchant de lui dans le dessein de l'écraser.

Il pouvait ressentir le goût amer de la terre s'immiscer dans sa gorge et y chercher quelque chose. Il y fourrait ses doigts mais ne parvenait à rien sentir d'autre que sa propre salive. Il craignait qu'elle ne l'étranglât et comptait les heures le séparant du soir pour s'aider à tenir toute une journée. Mais un soir ce ne fut pas *Playboy* qui lui ouvrit.

\_Je suis la femme de *Playboy* et je viens vous apporter votre repas, et voir comment vous allez.

La pornstar tenait dans ses main un grand plat de cassoulet. Elle le posa sur le côté et s'approcha de Crouton. De ses iris suintaient des larmes d'eau de source. Il devait être passablement amoché pour être pleuré à ce point.

\_Venez

Fit-elle, l'invitant à quitter son lit, et Crouton se dressa devant elle. Elle passa ses ongles roses fluo autour de son visage et posa sa bouche rouge et épaisse contre ses yeux.

\_Ne dites rien

Elle colla sa poitrine au torse maigrelet de Crouton. Ses tétons étaient dur comme des pointes d'acier et le mortifiaient profondément. Il tenta de se dégager subtilement.

\_Je ne vous plais pas ?

Le volume d'eau qui sortait de ses rétines doubla subitement. Crouton l'attira à nouveau vers lui et enraya la crue.

Sa douleur lui transperçait le coeur. Son maquillage avait coulé, ses joues étaient devenues noires,



son menton rouge. Ses cheveux se collaient si bien à son front qu'elle devenait méconnaissable. Elle le sentit et se débarbouilla à l'aide de la flaque obtenue par ses larmes. Elle se serra contre lui de nouveau, et ce fût cette fois le piercing à son nombril qui fit une incision dans la chair de Crouton.

\_Vous n'aimez pas être dans mes bras ?

Son haleine de plastique neuf l'étonnait beaucoup. C'était un produit de première nécessité qui avait dû déjà beaucoup servir et passer par de très nombreuses mains songea-t-il. Alors pourquoi respire-t-elle le neuf ? Qu'en faisait *Playboy* ? Avait-il détecté un vice de formes ?

La pornstar attendit, prostrée dans les bras de son prince charmant. Le plat de cassoulet fini par refroidir, et *playboy* par rentrer.

Il hurla après Crouton que tandis qu'il l'hébergeait charitablement, celui-ci se tapait sa femme dans son dos. Celle-ci trépigna, prétextant qu'ils s'aimaient, qu'elle ne voulait plus de lui et que son prince charmant allait l'emmener. Elle ne supportait plus de devoir faire la vaisselle chaque jour, et de ne jamais être touchée, sous prétexte qu'il avait toujours la migraine. Elle aussi elle voulait le bonheur des autres femmes, un mari qui ferait le ménage pendant qu'elle regarderait la télé, qui la masserait tous les soirs, et qui n'aurait de migraines que cinq jours par mois. Elle ajouta qu'elle était certaine qu'au moins il (Crouton songea qu'elle ne pouvait désigner que lui par ce « il ») lui apporterait ce bien-être, et ce bonheur qu'elle espérait depuis si longtemps.

Crouton se gardait de dire qu'il n'avait pas la télé, que *Valérie* se plaignait continuellement de sa façon de faire la vaisselle, en mettant trop peu de produit et en laissant couler trop d'eau, et que ses massages faisaient rire ou pleurer sa femme, ou bien qu'ils la chatouillaient, ou bien qu'ils lui faisaient mal. Il attendait que l'orage passe, espérant éviter les grosses saucées qui le guettaient.

Une fois qu'il put sortir, il marcha quelques instants et retrouva immédiatement la ville. Mais les sollicitations ne stoppèrent pas pour autant. Elle était couverte d'affiches publicitaires, qui se propageaient tels les boutons d'une maladie infectieuse. Pour vendre du cassoulet ou de la pâtée, des culottes ou des litières pour chat, on trouvait toujours sur les affiches une jeune femme aguicheuse. Lorsque Crouton passait à leur hauteur, elles l'interpellaient.

L'oeil mielleux, les reins cambrés, la lèvre pendante, en des poses poétiques ou luxurieuses, elles appelaient Crouton. A quatre pattes, une première suppliait Crouton de venir discuter avec elle, pour des couches. Mais il ne voyait pas son visage, et n'aimait discuter qu'avec ce dernier.

Un peu plus loin une autre se dandinait désespérément dans l'espoir de vendre des cotons tiges. Mais ses déhanchés étaient si marqués, qu'on la croyait prête à chaque instant de se briser la colonne.

Une autre encore au coin de la rue surprit Crouton. En passant sa langue contre ses lèvres cramoisies d'une façon suggestive, elle vendait du papier à chiotte. Elle semblait si affamée qu'elle fit peur à Crouton.

D'autres encore remuaient leurs cheveux en tout sens pour des chaussettes, les malaxant d'un air lubrique, accrochant malencontreusement leurs longs ongles dedans. Crouton crevait de chaud.

Une pub attira particulièrement son attention quelques mètres plus loin. La jeune femme n'était pas

maquillée comme un extra-terrestre et ne se remuait pas non plus aussi fébrilement qu'un automate en chaleur.

Vêtue d'une robe d'été, les cheveux dévalant ses épaules, l'oeil taquin, elle vendait des fleurs. Elle s'approcha. Son petit nez embrassait le pistil de ses fleurs, qu'elle tendait ensuite à Crouton. Il les caressait, comme si la peau de la jeune fille aux fleurs avait laissé de sa substance sur ces pétales doux. Alors elle les reprenait d'un air faussement ingénu, et posait cette fois ses lèvres sur les pétales, les tendait à Crouton qui les embrassait à nouveau avec délectation. Des yeux, il la dévorait avec délices. Toutes ses formes transparaisait sous sa robe légère : ses cambrures avaient l'accent d'une hôtesse de l'air, sur un vol pour la Turquie.

## Chapitre 15

Lorsque *Valentine* put quitter l'hôpital et rentrer chez elle, elle donna à manger à son chat. Crouton n'était toujours pas rentré. Elle craignait un peu pour sa vie, après ce que lui avait raconté le psy. Elle devait le rappeler. Exténuée, elle s'assit sur un fauteuil, et gratta tendrement la tête de la petite boule de poils venue mendier des caresses.

C'était un substitut affectif. Lui revenaient ces caresses qui ne pouvaient aller à personne d'autre. *Viviane* ne plaisait plus, et s'était désespérée de coucher une nuit avec un crétin qui l'aurait quitté le lendemain. Comme jadis. Alors elle dorlotait son chat, lui prodiguant ces gratouillis qu'elle devait désormais garder pour elle, coupable de n'être plus désirable qu'en tant que chair d'une nuit. Coupable de n'avoir jamais été ni belle ni bavarde, de n'avoir jamais su s'exprimer, et désormais coupable d'avoir vieilli. Elle cherchait, au contact de cet animal, une présence qui infirmerait son inutilité corporelle, un moyen détourné de glaner encore quelque peu d'affection. Elle pensait à des hommes en le caressant, le nourrissait comme une mère, et souhaitait ses plaisirs comme une amante attentive au seul être qui, mimant si bien d'être désintéressé, mais réellement trop dépendant d'elle, ne la quitterait qu'à sa mort. Elle aimait le faire ronronner comme elle aimait autrefois provoquer de ses doigts vigoureux (parfois même un peu trop) le gonflement du sexe masculin. C'était en même temps un plaisir d'orgueil. Aux promesses des satisfactions de la chair, s'alliait le ravissement de se sentir puissante, d'être capable de donner activement du plaisir, et par delà les mensonges, dénégations ou fausses affirmations, d'en avoir la certitude factuelle, en un ronronnement ou en une érection. Elle jouissait d'avoir une maîtrise partielle du corps de l'autre et de ses plaisirs.

Ce qu'elle tentait d'oublier la journée venait l'assaillir le soir. Les paupières closes, la bouche entrouverte, parfois en ronflant, ses besoins charnels s'exprimaient de milliers de façons différentes. Parfois poétiques ou sensuels, ses rêves pouvaient s'avérer bestiaux et malsains, comme cette fois où elle avait rêvé, non sans plaisir, qu'un étranger la prenait de force et la violait. Au matin la crudité, la violence et l'immoralité d'une telle perspective la dégoûtait et elle culpabilisait. D'autrefois le réveil coupait si brutalement son besoin d'être étreint, lui rendait si douloureusement la réalité perceptible, qu'elle restait alitée quelques temps à pleurer.

Certains jours où elle était seule, elle se contentait elle-même puisqu'elle refusait de prendre un amant. N'ayant rien acheté de propre à se satisfaire, par fidélité mais bien plus par amour-propre, elle se débrouillait comme elle pouvait (étant même allée jusqu'à se servir, par curiosité, d'une carotte). Et dans son fauteuil (le lit conjugal la répugnait alors), les yeux fermés, elle tentait de retrouver les joies de l'orgie de la nuit passée. Mais toujours, ce qui se peignait en filigrane, lorsqu'elle rouvrait les yeux, c'était sa solitude, et ce misérable état de frustration et d'abandon qui l'obligeait à se contenter seule. Alors elle se remettait à pleurer. Et il n'y avait que son chat, qui parfois avait tout vu, pour venir la consoler en réclamant des caresses ou plus souvent à manger.

## Chapitre 16

\_Il faut que je me sauve

Fit *Aude*. En effet, il se mettait à pleuvoir. Mais Crouton n'avait pas l'intention de la laisser filer une nouvelle fois.

\_Attendez ! J'ai perdu votre numéro de téléphone, il est resté dans ma voiture, et j'ai perdu ma voiture.

\_Vous ne savez plus où vous l'avez laissée ? Ou bien s'est-elle échappée peut-être ? Il fallait mieux tenir en laisse votre ZX...

Elle ponctua cette petite raillerie d'un clin d'oeil malicieux. Avant de reprendre.

\_Je ne peux pas rester dehors sous ce temps. Sans quoi je vais fondre.

L'eau collait déjà par endroits sa robe claire à sa peau, et rendait visible ses formes par transparence. Elle grelottait et reniflait.

\_Mais comment, non, laissez-moi au moins un moyen de vous joindre !

\_Tenez, prenez cette fleur, je vous la donne

Et elle se mit à courir. Crouton se désintéressa du cadeau et courut à sa poursuite. Elle tourna à l'angle à droite, évita une grand-mère que Crouton renversa d'un coup d'épaule malencontreux.

\_Oh excusez-moi !

Elle s'engouffra dans une ruelle, Crouton toujours à ses trousses, lança à la volée une pièce qui atterrit impeccablement dans la casquette d'un S.D.F. Crouton tenta de faire de même, mais sa pièce éborgna le jeune miséreux, et surtout le retarda considérablement.

\_Pardon, je...je suis désolé !

Un aveugle arrivait en sens inverse. Sa canne blanche se balançait mollement de gauche à droite. *Aude* tenta de passer sur sa gauche, Crouton paria sur sa droite.

\_Il y a un abri sur votre droite !

Cria-t-elle. L'aveugle bifurqua aussitôt et percuta Crouton de plein fouet.

\_Oh et merde, poussez-vous !

Hurla Crouton, exténué et sentant la jeune femme lui échapper. Elle s'était introduite parmi une importante foule de parapluistes. Elle disparut. Crouton se frotta aux baleines de ces gens pressés armés d'ombrelles à pluie, au milieu de leurs réprimandes.

\_Vous pouvez pas faire attention !

\_Eh ! Ca suffit enfin !

\_Ne poussez pas !

\_Jeune vaurien, vous ne perdez rien pour attendre !  
\_Oh, qui est cet huluberlu !  
\_Maman !!! Le monsieur a cassé mon parapluie !  
\_Hey vas-y bouges !  
\_Du calme là !  
\_Oh, c'est pas fini oui ?  
\_Mon parapluie ! Je ne vous permet pas monsieur !

Enfin deux grand-pères, armés de leurs cannes, firent un croche-pied à Crouton. Celui-ci, éclaboussa ses assaillants en tombant lourdement dans une flaque d'eau. Il reçut encore pour sa peine quelques coups de canne et de parapluies. La foule le laissa finalement croupir là, hors d'haleine, trempé et désespéré.

\_Monsieur, monsieur !

Se mit soudain à crier un homme, brandissant quelque chose dans sa main. Crouton, effrayé, se protégea la tête de ses bras.

\_Vous avez oublié ceci !

C'était la fleur que lui avait laissé *Aude Alisque*.

\_Mer... euh merci.

Elle s'était abîmée, il manquait quelques pétales. Sous ceux qui restaient, étaient inscrits des chiffres : elle lui avait laissé son numéro de téléphone, mais désormais, il lui en manquait la moitié.

\_Oh non...Oh merde...Abattu, éreinté, Crouton se laissa choir dans l'eau.

## Chapitre 17

Comme prévu, le psy était venu apporter les dernières nouvelles à *Vanessa*.

\_ Nous n'avons guère d'éléments récents au sujet de votre conjoint. La police refuse d'en faire une priorité et de mener des investigations plus poussées. J'ai du chercher seul

\_ Ah ? Qu'avez-vous trouvé ?

\_ Une étude publiée sur les effets secondaires du *Bonheur*®.

\_ Et alors ?

\_ Alors, c'est une vraie « saloperie » si vous me permettez d'user d'une telle expression.

\_ Oh, mon dieu...

\_ Oui : cette merde décuplerait ses facultés physiques et cognitives. C'est encore hypothétique, mais ça signifie qu'il deviendrait alors beaucoup plus dangereux. Mais le hic, c'est que cette merde aurait le pouvoir de le transporter.

\_ Mais alors, c'est que...

\_ Et oui, tout à fait !

\_ Non attendez, vous voulez dire que...

\_ Oui, exactement !

\_ Enfin arrêtez, je veux dire qu'il pourrait donc...

\_ Absolument !

\_ Bon stop, vous voulez bien me laisser finir ma phrase avant d'être d'accord ?

\_ Oh oui, excusez-moi...C'est que ça faisait comme dans les films, et que j'aimais bien ça...

*Valérie* oublia soudain la réflexion qu'elle avait en tête. Mais une nouvelle ne tarda pas à lui trotter dans l'esprit. Elle hésita à demander, puis se lança.

\_ Je peux vous poser une question insolite à propos du *Bonheur*® ?

\_ Oui, si je peux vous répondre, qu'est ce que c'est ?

\_ Est-ce que ça permet...enfin...de le rendre plus actif sur... sur tous les *plans* ?

\_ Oh que oui ! Très largement !

\_ Oh!

\_ Parce que c'est un problème dans votre vie de couple ?

\_ Je ne vous en avais jamais parlé ?

\_ Non, d'ailleurs je croyais que c'était plutôt lui qui conduisait quand vous rouliez ensemble...

« Quand vous rouliez ensemble »...L'expression blessa profondément *Valentine*. Tout le monde devait savoir qu'elle était cocue alors, et même le psy croyait qu'elle le savait, ou bien il venait de trahir un secret sans s'en apercevoir. Mais elle ne voulait pas se montrer faible, et son orgueil la poussa à répondre en imitant le plus grand naturel.

\_ Euh, bah non, il n'a jamais... vraiment « conduit », c'est plutôt moi qui choisissait de...

\_ Ah bon ?! C'est vous qui le déposez chez moi quand nous avons rendez-vous ?

\_ Hein ?

\_ Remarquez, il n'y a pas vraiment besoin de *plan*, j'habite juste à côté.

Et le psy éclata de rire. *Virginie* se sentit soulagée une fois qu'elle eut compris qu'il s'agissait d'un quiproquo, et se mit à rire à son tour. Le psy se trouva très drôle et très spirituel : elle avait beaucoup rit à sa saillie, après avoir sembler beaucoup y réfléchir : c'était donc qu'il s'améliorait.

\_non, ce n'est pas ce que je voulais dire en fait...

\_Ah ?

\_ Euh, je voulais dire que...Oh...Non, en fait...En fait laissez tomber, ça n'a pas d'importance.

## Chapitre 18

*Flash*

Deux grandes masses sont étirées devant lui. Les bruits sont très étranges, et les odeurs réellement saisissantes. Il se sent chez lui, sans comprendre pourquoi. Il fait un pas en avant et réalise qu'il est minuscule. Sa tête se lève, il tente de s'adresser à ces formes debout et le son d'un miaulement sort de sa bouche. Un son très étrange s'adresse à lui. Des pattes géantes s'emparent bientôt de son corps. Il n'ose pas bouger, pétrifié.

Il est déposé un peu plus loin. Les deux pattes s'affairent en des gratouillis assez peu agréable sur sa tête. Il comprend mal ce que signifie ce bruit répété.

Bientôt quelque chose d'humide et chaud, particulièrement gênant lui écrase le visage en un bruit répétitif et désagréable.

Puis enfin une odeur très excitante survient, matérialisée en une forme marron et comestible. Il s'en délecte. C'est comme une drogue qui répond à un manque, et qui le réchauffe intérieurement. Les pattes géantes viennent s'écrasent gauchement sur son visage et l'empêchent de se délecter tranquillement. Enfin les pattes arrêtent de s'activer.

Le bruit le berce, et il s'endort.

*Flash*

\_ Pourquoi tu t'en vas ?

Fait la jeune femme slave.

\_ Tu veux plus ?

\_ Euh attend je...

Fit Crouton pour gagner du temps. La jeune slave lui présenta enfin son visage en se retournant. Toujours à quatre pattes, elle ajouta d'un air candide :

\_ Je peux sucer si tu préfères...

Crouton n'eut aucune réaction. Il était persuadé qu'il l'avait déjà vue et cherchait où. Alors elle eut le temps de commencer son ouvrage :

\_ clok clok clok, scrhhrrrr, vvvfffff, vffff, slorch, slorch slorch, clok, slorch, clok clok clok, shhhhhhh, shhh, glourp, glourp, clok, clok, shhhrrchhhlllook, slorch, slorch, argh !

La jeune femme se mit à tousser et reprit :

\_ clok clok shhhhhrrr, clok, glourp glourp...

C'était à peine mieux que jadis avec *Virginie*. Crouton eut donc tout loisir de rechercher où il pouvait bien avoir déjà vu ce visage. Il fixait désespérément le cuir chevelu de la jeune femme pour





## Chapitre 19

\_Qu'est ce qu'il fout là ce chat ? Excusez-moi, je vais retourner l'enfermer.

\_Oui, oui, vous savez que je suis phobique.

*Valérie* dépose son chat un peu plus loin. Après les quelques gratouillis habituels qu'il adore, elle se met à lui parler.

\_Ce psy est vraiment complètement dingue. Parfois je me fais la remarque que c'est plutôt moi qui devrait être à sa place, et lui à la mienne, sur le divan. M'enfin il est plus agréable que Crouton, hein ?

Elle embrassa tendrement son chat à plusieurs reprises, et lui ouvrit une boîte de conserve bio.

\_Si seulement tu pouvais comprendre à quel point j'ai du mal à supporter ce crétin...Même le psy me plaît davantage...Mais tu t'en fous toi hein ? Du moment que tu as ta bonne pâtée, oh oui qu'elle est bonne ta pâtée, oh mais oui, oh mais oui, oh mais oui, il est content le chat-chat à sa maman, il est content, oh oui, oh oui il est content, oh qu'il est content, qu'il est tout content-content...

Elle s'éloigna, un peu envieuse devant ce bonheur simple, et la satisfaction pure de cet animal magnifique qu'était son chat, et songea :

\_Ah vraiment...Il ne te manque que la parole...

Avant de se reprendre :

\_...Enfin non, mais je me comprend...

Le psy regardait par la fenêtre. Lorsque *Vanessa* fut de retour, il expliqua que se calfeutrer chez elle ne serait pas une solution pour éviter une éventuelle agression de son conjoint, dont l'état mental pouvait être très atteint. Si le *bonheur*® le transportait, s'il pouvait devenir un autre homme par cet intermédiaire, et s'il désirait jamais lui faire du mal, il fallait qu'elle se tienne à l'écart de quiconque, lui y compris. *Valentine* n'apportait pas beaucoup de crédit à tout cela. Il lui semblait trop irrationnel que Crouton, ce raté par excellence, soit jamais capable de s'emparer du corps du psy pour lui faire du mal. Elle croyait peut-être en la psychanalyse, mais là c'était vraiment trop gros. Un quelque chose la tarauda soudain :

\_Et si jamais...Ma question est peut-être stupide mais...Pourrait-on envisager, je dis ça comme ça, pourrait-on imaginer qu'il s'empare de mon propre corps ?

Cette question parut beaucoup faire réfléchir le psy.

\_Hum, c'est une éventualité qu'il est important d'envisager, effectivement. Nonobstant, s'il compte vous faire du mal, j'imagine avec difficulté qu'il soit prêt à ressentir cette souffrance à votre place. Tout comme je ne conçois pas vraiment qu'il ait l'idée de se donner la mort en vous tuant, si tenté qu'il imagine atteindre de telles extrémités.

*Viviane* fut soudainement terrorisée.

\_ Vous croyez vraiment qu'il...

\_ Hélas il faut tout envisager. Le rapport que j'ai eu entre les mains à propos du produit auquel nous l'avions fait suivre jusqu'à il y a peu serait capable de susciter une agressivité telle, qu'il faut rester extrêmement vigilant. C'est pour cette raison que je voulais le concours de la police.

\_ Mais elle a refusé ?

\_ Elle a refusé de croire à la possibilité d'un tel transfert.

\_ Ah ?

\_ Oui, ils se sont même moqués de moi, vous savez les psy, de nos jours, ont perdu de leur crédibilité. J'ai commencé à parler de transfert, ils ont tout de suite cru que je faisais référence à des concepts psychanalytiques, et ont cessé de m'ouïr.

\_ Oh...

\_ Oh, et encore je ne vous retranscrit pas de quelle façon ils se sont moqués de cette science qui a permis tant de progrès et de compréhension de l'être humain.

\_ Oui, oui, j'imagine oui...

\_ Ce ne sont que des agents de la paix après tout, leur demander d'agiter leurs neurones c'est une activité qui doit leur paraître superfétatoire parmi leurs activités quotidiennes. Et moult doivent avoir mal négocié leur complexe Oedipien...Et oui, ce sont ceux qui griment la psychanalyse chez qui celle-ci relève du nécessaire, et non de la superfluité. Enfin...

*Valérie* n'en pensait trop rien. Alors elle acquiesça.

Chapitre 20  
(à la ravissante Dafina Ratiu)

Crouton demanda à l'étudiante d'arrêter. Elle partit se rhabiller. Il chercha les papiers de l'homme, pour comprendre dans quel corps il se trouvait. Il y avait de l'argent dans une poche, avec des poèmes d'amour et des capotes nervurées. Dans l'autre poche il trouva son portefeuille, et un bout de résine de cannabis. Il allait ouvrir le portefeuille, mais l'étudiante rentra.

\_On fume comme à d'habitude ?

Elle se collait à lui. Mais comme elle le voyait hésitant :

\_Allez *monsieur Miatique*, c'est bien après la sexe, et je sais que tu aimes bien.

Crouton fit mine de chercher le bout de résine et l'étudiante lui tendit un briquet en rajoutant :

\_Le bout est dans ton poche je crois.

Bientôt tout le matériel se trouva sur le lit, et l'étudiante demanda cette fois :

\_Aller, aller *Enco*, est-ce que je peux dire le recette, comme à d'habitude ? Moi j'aime beaucoup !

Crouton agréa et l'étudiante se mit à rire. Elle commença, imitant un grand chef de cuisine à la télé :

\_Alors d'abord, pour ce recette, il faut prendre le briquette, et il faut éfri...Comment tu dis ? Ah oui, Effriter ! Allez-y *monsieur Miatique*, nous regardons vous.

Crouton se laissa faire et se mit à l'ouvrage. Le briquet était un peu fatigué, et la résine de mauvaise qualité, sans doute coupée à un peu n'importe quoi, ce qui compliqua sa tâche. Une fois qu'il eut de nombreuses petites boulettes au creux de la main :

\_Oh ! Je vois c'est bien fait, maintenant il faut le suite, et il faut je aide vous, attention je suis votre aide !!!

Et elle disposa entre-eux la feuille d'OCB slim en riant. Puis elle éventra une clope, en commentant chacun de ses petits gestes amusés :

\_Il faut ouvrir le clope ensuite, comme ceci, et hop ! On met le dedans de le clope sur la feuille. On met aussi la filtre, qu'on trouve comme presque chaque de les ingrédients dans tous les bons bureaux à tabac ! Et ensuite, *monsieur Miatique* va montrer à vous comment on fait le truc.

Crouton sentit qu'à cet instant, « *monsieur Miatique* » comme elle l'appelait, devait faire quelque excentricité qu'elle attendait et qui la faisaient rire. Il se creusa la tête à la recherche de l'idée originale qu'elle pouvait bien attendre. Après quelques secondes d'arrêt, n'ayant rien trouvé, il se mit soudain à faire le distrait, et dispersa les petites miettes de résine dans le tabac.

\_Tu veux pas faire le truc ?

\_Euh ?

\_Oh aller, tendez votre main !

Crouton obéit et l'étudiante lui lécha délicatement les doigts de sa main qui était couverte de la pellicule de résine qui s'y était collée. Crouton remarqua que le corps de « Monsieur Miatique » y était pour le moins très sensible. L'étudiante le regarda avec malice et candeur, et reprit :

\_Allez, maintenant il faut faire le rouler !

Et elle se mit à scander, comme une gamine en tapant dans ses mains :

\_Le-rou-ler ! Le-rou-ler ! Le-rou-ler ! Le-rou-ler !

Crouton s'escrima avec la feuille. Ca faisait des années qu'il n'avait pas roulé, et ses doigts étaient désobéissants, tantôt trop brusques, tantôt trop mou. Après plusieurs tentatives (les premières firent rire l'étudiante, les suivantes la lassèrent), Crouton parvint enfin à coincer le mélange, et il appliqua sa langue sur le collant.

\_Montrez-moi le, maintenant, monsieur...

Miaula de plaisir l'étudiante, en lui faisant de grands yeux langoureux. Il le lui tendit.

\_Oh ! C'est pas le plus joli, mais il est joli quand même !

Et elle se mit à rire. Elle ouvrit la fenêtre, et, le doigt sur la bouche, se retourna vers Crouton.

\_Maintenant c'est chut !

Murmura-t-elle d'un air malicieux.

Il se penchèrent tous deux à la fenêtre, et Crouton l'alluma. Il n'aimait pas le début, on fumait de la feuille et du tabac lorsqu'on avait pas mit de résine à l'extrémité, afin d'en perdre le moins possible en roulant, ce qu'il avait toujours fait.

L'étudiante regardait devant elle, ou bien elle fixait la braise qui se consumait sous les inspirations de son « monsieur Miatique ». Crouton comprenait mieux pourquoi il la payait pour passer un peu de temps avec elle. Quelques minutes de sa spontanéité valaient bien une passe. Ca aidait à vivre, ça hydratait les coeurs secs, et l'on se sentait sensible soudain, sensible aux petites choses, on se trouvait plus léger, et l'existence se déployait subitement d'une façon gracieuse et douce.

Crouton regarda l'horizon à son tour. Ses pensées étaient devenues brumeuses et flottaient un peu. L'étudiante ne disait plus rien et fumait. Elle avait de beaux yeux, quoiqu'un peu marqués. Sa bouche se contractait joliment aux commissures lorsqu'elle tirait. Elle brillait un peu, et Crouton fixa avec hébétude un des points brillants de sa petite bouche tout le temps qu'elle fuma.

Ensuite ils fermèrent la fenêtre et s'allongèrent l'un contre l'autre. Elle s'endormit quasi instantanément, lovée contre lui.

Il lui faudrait attendre qu'elle se réveillât pour trouver un rapport entre elle et *Virginie*. Il laissa glisser tout doucement sa tête contre la sienne afin de pouvoir respirer ses cheveux. Le coeur lourd, il y posa un baiser et s'assoupit.

## Chapitre 21

\_Je ne me sens pas très bien

Fit le psy.

\_Vous voulez une aspirine ?

Demanda *Vanessa*. Aucune réponse. Le psy se mit à remuer étrangement.

\_Je sens que...Je sens que je suis en train d'être possédé !!!

Déclara-t-il. Elle le regarda d'un air incrédule et le railla :

\_Vous êtes sur que ce ne sont pas plutôt les psy qui auraient le plus besoin d'une psychanalyse ?

Le psy ne répondit pas et s'avança vers elle d'un air solennel. Il commença, d'un ton très officiel :

\_Je suis Monsieur Crouton, et je viens de m'emparer de l'entité physique de votre psychanalyste et de procéder à un transfert. Je vais vous punir présentement à l'aide de la tenue comportementale *ad hoc*. Vous allez ôter tous vos oripeaux.

*Virginie* éclata de rire. Ce psy était complètement frappé.

\_Allez plutôt vous faire foutre...

\_Si c'est ainsi, je vais procéder en personne à votre déshabillage intégral.

Lâcha-t-il. Et il se jeta sur elle. Il s'en prit d'abord à son pull, mais comme elle refusait de lever les bras, il n'avait aucune chance de parvenir à le lui enlever. Ils luttèrent quelques instants mais elle ne céda pas. Alors il laissa tomber et s'attaqua à ses bas. Mais sentant ses mains se faire très impudiques, elle se mit à hurler :

\_Vous êtes cinglé ? Pas comme ça, arrêtez ! Vous allez filer mes collants !

\_Alors arrêtez de vous débattre à la fin ! Comment espérez vous que je parvienne à un résultat probant de la sorte !

Elle éclata de rire une nouvelle fois et se laissa faire, peut-être que ce jeu l'amusait assez en fin de compte. Le psy déroula ses bas jusqu'à ses chevilles, mais il fallait désormais qu'elle lève le pied s'il espérait pouvoir les lui enlever. Elle refusa. Le psy était désespéré. Il décida alors de s'attaquer à nouveau au pull. Pour ne pas qu'il l'abîme, *Virginie* leva les bras, mais il procéda avec si peu de délicatesse que son collier s'accrocha dans le col de son pull et qu'il lui cogna le visage au passage. Elle voulut faire un pas en avant pour s'éloigner de ce crétin et se dégager un peu, mais elle avait oublié ses bas restés à ses pieds, ils la déséquilibrèrent et elle se rétama.

Le psy profita de la situation et lui sauta dessus. Ses mains la tâtaient un peu partout à la recherche de l'ouverture de sa robe. Comme elles se perdaient souvent en route, il mettait du temps à trouver.

*Virginie* soudain en eut marre. Etait-elle désespérée à ce point ? Pourquoi se laissait-elle faire ? Le jeu n'avait plus rien d'amusant, et les mains du psy ne l'excitaient pas. Elle se bloqua soudain.

Elle se redressa, hurla, mit quelques claques au psy, et se rhabilla en vitesse.

Il semblait avoir du mal à comprendre, et soudain refit quelques gestes bizarres, et rompit le silence douteux qui s'était installé.

\_Oh, je vous prie de m'excuser, je crois que je viens d'être victime de votre conjoint ! Il a pris le contrôle de mon entité physique pour tenter d'obtenir de vous quelques faveurs impudiques ! C'est une calamité !

Les hommes, tous les mêmes...N'importe quel prétexte est bon pour essayer de vous passer dessus...*Valérie* montra la porte au psy. Il protesta.

\_Ce n'était pas moi, c'était votre mari !

\_Sortez, que ce soit vous ou mon mari. De toute façon vous êtes plus un danger pour moi qu'autre chose, dans les deux cas.

Le psy dut se rendre à l'évidence et il sortit, penaud, seulement attentif à son malheur et à sa solitude.

Dehors, dans la nature, les oiseaux vociféraient des chansons, les chats se courraient après, les chiens se suivaient et se reniflaient, les mouches copulaient en l'air, et les jeunes couples batifolaient. Mais lui, le psy, resterait seul avec lui-même.

## Chapitre 22

*Flash*

Un bar.

\_Enchanté, je suis enchanté de vous connaître !

Fait un homme en costard devant lui, en lui serrant la main. Qui est-il encore ?

\_J'ai tout lieu de vous tenir en estime, nous n'avons jamais eu matière à nous plaindre de vos services.

Crouton répond par quelques sourires, redoutant la moindre question. Bientôt une pute de luxe vient se coller à lui.

\_Le devoir m'appelle !

Ricane-t-il, et d'ajouter grassement :

\_A défaut de pouvoir rendre service à la Région, je m'occupe de quelques unes de ses habitantes. Aller, au plaisir !

Et ils montent par un escalier.

\_Et votez pour moi le mois prochain !

Lance-t-il du haut des escaliers.

Une fois seul, Crouton cherche dans ses poches pour comprendre qui il est. Il a seulement le temps de trouver un calepin avec des noms et des numéros, qu'un individu vint s'asseoir à côté de lui, et commander un verre au comptoir. Il était grand, mince, et précédé d'une montre qu'il utilisait comme un pendule. Il tapota le rythme d'une chanson populaire sur le comptoir. Il paraissait triste.

Crouton reconnut le psy. Celui-ci lui raconta qu'il venait de se faire jeter par une femme, qu'il l'aimait désespérément, qu'il avait commencé à la déshabiller, que c'était une connerie, qu'il avait vécu un dédoublement de personnalité, et qu'il en souffrait beaucoup. Il décrivit celle qui l'avait éconduit. Globalement, elle ressemblait à *Viviane* mais en plus jeune et en beaucoup plus belle.

Crouton tenta de lui remonter le moral, et l'engagea à ne pas désespérer, et à y retourner. Si elle avait commencé à se laisser faire, c'était bon signe. Il lui était plaisant d'encourager le psy à retourner voir cette femme, il espérait qu'ainsi il s'éloignerait de la sienne.

Mais elle était mariée. Crouton expliqua que si elle s'était laissée faire, c'était que son mariage battait de l'aile, et que sans doute son mari ne la méritait pas. C'était même sûrement un crétin, rajouta-t-il en rigolant. Le psy confirma.

\_C'est aussi un de mes patients, et je peux vous témoigner que cet énergumène m'est particulièrement antipathique. Je peux même vous donner son nom ridicule, si vous voulez vous en



moquer.

\_ Oh, non, laissez, cela ne m'intéresse pas.

\_ Vous êtes sur ?

\_ Oh allez-y, comment s'appelle-t-il ce pauvre type ?

\_ C'est un certain monsieur Cr...

A cet instant la barmaid les interrompit. Voulaient-ils autre chose ? Ils reprirent un verre.

\_ Qu'est ce qu'on disait ?

\_ Euh... Je ne sais même plus

Et ils éclatèrent d'un même rire.

Après quelques minutes, le psy reprit :

\_ Bon, je vais y retourner, dès à présent, et lui présenter mes excuses

\_ Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je crois en vous !

Crouton se réjouissait de parvenir si bien à éloigner le psy de sa femme en le persuadant de s'intéresser à celle qu'il convoitait tant.

\_ Et comment s'appelle-t-elle ?

Demanda-t-il naïvement pour le faire encore parler d'elle, et pour s'immiscer un peu dans cette histoire amusante.

\_ Elle s'appelle *V...*

Le psy s'interrompit et rota. Crouton tressaillit.

\_ Excusez-moi, je disais qu'elle s'appelait *Véronique*

\_ Oh ! Comme c'est drôle ! la mienne s'appelle *Virginie* !

\_ Ah, vous êtes marié ?

Crouton avait oublié qu'il n'était pas vraiment lui.

\_ Peu importe, bref, je disais allez-y vite avant qu'elle vous oublie !

Le psy opina, paya et partit précipitamment.

## Chapitre 23

Pourquoi vivre encore ? Depuis qu'elle se pose la question, il lui manque la réponse.

Tous les matins elle doit se lever, pour rabâcher les mêmes connaissances inutiles aux mêmes étudiantes futiles. Ses recherches ne sont pas beaucoup plus réjouissantes. Qui peut bien s'intéresser aux psautiers Huguenots du XVII<sup>ème</sup> siècle ? Hormis Enco, mais lui s'intéresse à tous les travaux de ses collègues féminines. Hormis quelques profs, et quelques grenouilles de bénitiers un peu érudites, qui sait seulement ce qui se cache sous cette dénomination, étrange finalement, de « psautier Huguenot du XVII<sup>ème</sup> siècle » ? Ces auteurs sont morts et ne s'en portent pas plus mal après tout. Sartre a écrit qu'un critique littéraire est un gardien de cimetière. *Vanessa* se dit qu'elle ne serait pas plus mal de l'autre côté. Et prof, qu'est ce que c'est ? Remplir des urnes percées avec des palimpsestes en forme de coquillages ? Au milieu d'un vide inter-stellaire ?

Le temps a passé. Elle rêvait de devenir auteure. Aujourd'hui, hormis un lifting et des implants capillaires, elle n'a plus vraiment de grandes perspectives d'avenir.

La littérature ne sert plus qu'à faire vivre ceux qui sont encore désignés pour en parler. Tout le monde s'en fout et il a bien raison. Il trouve autre chose de plus opérant pour l'aider à vivre.

Et puis il y a l'amour aussi. Rien n'enseigne plus efficacement le caractère décevant de l'existence. C'était plus facile d'être fleur bleue, de rêver d'amour passion. Mais même lorsqu'il rapplique, il dure quelques semaines, après quoi la médiocrité des êtres reprend ses droits à jamais. Elle avait cru aimer Crouton jadis. Et puis ils s'étaient mariés. A croire que la seule façon d'aimer durablement est de ne jamais connaître l'autre. Mais même une image peut décevoir. Nos idéaux se fanent à la lumière de l'âge. Et sur nos visages se marquent, indélébiles, ces espoirs que nous avons du enterrer, les uns après les autres. Ou qu'ils ne nous ont pas suivi, ou que nous les avons dépassés.

Aujourd'hui, le dernier être pour qui elle compte, c'est son chat. Pour le reste elle est seule au monde. Il y a la société, au dehors, et puis elle, seule, désespérément. Ses voisins sont des étrangers, ses collègues, qu'elle apprécie, aussi. Elle se définit par rapport à elle-même. Qui est-elle ? Quelqu'un d'autre, en toutes circonstances, elle ne se sent capable de n'affirmer que ça : je suis quelqu'un d'autre. Son incompressible singularité est aussi son incompressible solitude. Et pourtant, une fois seule, elle se sent ne plus exister. Est-elle vraiment capable de se définir par elle-même ? Ces pensées amères ne sont que des symptômes de son mal-être. Renvoient-elles réellement à un sens, renvoient-elle vraiment à autre chose ?

Maintenant elle pourrait se pendre. Mais ses collants craqueraient sans doute. Elle pourrait se couper les veines. Mais salir la salle de bain la répugne. Prendre un bain et faire tomber le sèche-cheveux. Pourquoi pas. Aller.

Elle fit couler l'eau. C'était la dernière fois qu'elle entendait ce bruit. Les yeux brouillés par les larmes, elle frissonnait et tremblait. Mais rien ne pouvait plus l'émouvoir. Les clapotis de l'eau lui étaient indifférents. Elle ne sentait plus tellement son corps. Elle était ailleurs. Pensait-elle à quelque chose, voyait-elle encore quelque chose ? Toute entière elle était dans ce seul ressenti d'une vaste douleur qui la submergeait.

Elle coupa les robinets et s'assit dans la baignoire. Quelque chose dépassait du tiroir en face d'elle. Une boîte de *Bonheur*®. Qu'est ce qu'il foutait là ?

## Chapitre 24

Crouton, sérieusement bourré, tituba pour quitter le comptoir, et se rapprocher de la piste. Le show allait commencer. Il n'avait rien d'autre de prévu. *Playboy* surgit soudain sur la piste, et annonça le spectacle à venir. Sa voix se dédoublait à cause de l'acoustique de la salle et comme tout le monde était bourré, personne n'y comprit rien. Enfin il céda sa place aux danseuses en bikini, qui se succédèrent sur une musique de cirque. La première exécuta moult roulades, et récolta quelques applaudissements. La suivante faisait la roue. Les applaudissements se firent plus nourris. Une autre se déplaçait en sauts périlleux, et toute l'assemblée la félicita. La suivante arriva en marchant, et personne n'y comprit rien, jusqu'à ce qu'au milieu de la piste, elle fit le poirier. La moitié supérieure de son corps, désormais en bas, avait disparu sous ses seins, qui tombaient au sol et la masquaient si bien qu'elle perdit le sens de l'équilibre et se rétama. Crouton allait applaudir violemment, mais tout le monde siffla autour de lui. Vint ensuite une danseuse célèbre qui s'était faite rallonger les jambes. Elle avait de très très longues jambes fines, et, en talons, donnait l'impression à chaque instant qu'elle allait s'embrouiller les échasses et tomber impitoyablement. La performance était de continuer à tenir debout, malgré un tel handicap. Elle fut ovationnée.

Il y eut une petite pause.

Et puis on reprit. Une nouvelle danseuse arriva, elle jonglait avec des implants mammaires en silicone. La suivante l'imita avec des implants fessiers. Placées à chaque bout de la scène, elles s'échangeaient ces implants en jonglant. L'une voulut onduler au rythme de l'air du cirque qui les accompagnait, mais elle se déconcentra et ne put éviter un implant fessiers qui lui arriva en pleine face. Elle fut assommée sur le coup, heureusement le SAMU l'évacua en vitesse et la fête put continuer. Les danseuses suivantes se mirent en ligne, on cessa la musique quelques secondes et elles firent des claquettes en faisant claquer leurs lèvres hypertrophiées l'une contre l'autre avec leurs ongles. Les spectateurs les accompagnèrent en frappant des mains, et tout aurait été parfait si l'une d'elles, d'un faux mouvement, d'un coup d'ongle imprécis, ne s'était pas entaillée la lèvre en deux. Les femmes de ménages nettoyèrent le petit peu de sang, et la musique put repartir. La suivante était très célèbre pour s'être faite refaire des dents en métal. Son tour préféré était de manger intégralement un vibromasseur. Elle essayait pour la première fois d'en manger un en marche et préalablement branché sur secteur. Le spectacle excita énormément l'assemblée jusqu'à ce qu'elle s'électrocûtât. On coupa l'alimentation et à son tour elle fut évacuée par le SAMU. Mais c'était bien essayé.

*Playboy* intervint à nouveau. Il avait changé de micro et chacun pu comprendre que les billets lancés aux danseuses iraient à une association caritative. Il rappela aussi le nom du sponsor officiel de la soirée. C'était l'entreprise qui avait fait fortune en engageant des porno-star pour la promotion de son cassoulet. On pouvait récupérer au bar des coupons pour bénéficier de promotions sur ses cassoulets en conserve. Tout le public s'y rua, même ceux qui n'en mangeaient jamais. Il y eut alors un entracte, tandis que le bar était pris d'assauts. Une jeune femme s'avança vers Crouton, qui seul était resté devant la scène. D'habitude, jouait-elle devant une assemblée aussi clairsemée ? Les éclairages tamisés, Crouton ne comprenait pas trop. La musique était coupée. On ne voyait rien, la scène baignait dans l'obscurité. *Playboy* annonça qu'il s'agissait d'un spectacle de mimes.

Après quelques secondes les yeux de Crouton se firent plus perçants, et il put reconnaître une jeune femme vêtue communément, qui mimait une scène de film. Ses bras se déployaient comme des ailes, surfaient parmi les airs et revenaient se poser tendrement le long de son corps. Elle s'approcha de Crouton, et il put reconnaître un visage. C'était *Aude*.

\_Aude ?

Elle posa le doigt sur sa bouche.

\_Que faites-vous là ?

Ses doigts décrivirent des pas jusqu'à une salle. Ses mains vinrent à son coeur et s'ouvrirent. Elle frotta la chair de son pouce et de son index d'une mine fataliste.

\_C'est Crouton ! Il faut qu'on se parle ! Je vous aime !

Elle tendit sa bouche et inclina ses sourcils et ses paupières d'un air perplexe. Et puis un rictus se dessina, elle posa sa paume sur sa bouche et d'un geste souple et gracieux, l'envoya en direction de Crouton.

\_Comment peut-on se rejoindre ?

Elle se gratta un peu la tête. Ses yeux s'éclairèrent. Elle fit un cercle dans l'air, y posa ses doigts comme des aiguilles. Puis fit un carré, une salle au milieu, et pointa finalement sa loge du doigt.

Pendant ce temps, les spectateurs avaient obtenus leurs coupons, et s'amassaient de nouveau autour de la piste. *Aude* devait en tenir compte, et ses mimes cessèrent de s'adresser à Crouton. Elle interpréta comme des scènes de cinéma, puis l'entracte s'acheva et le spectacle recommença.

Crouton retourna au bar, en attendant l'heure indiquée par *Aude*. La serveuse lui offrit un verre. Crouton l'avalait d'une traite, et toussa un peu.

La serveuse se mit à rire. C'était *Playboy*. Crouton se sentit très lourd, et très fatigué. Le lapin avait distillé quelques flocons de poudre de perlinpinpin dans son verre. Il tenait trop à *Aude* pour la laisser folâtrer avec le premier venu.

Crouton se réveilla dans la rue, comme il s'était endormi. Les rues étaient noires et vides. Il n'aurait pas su dire où se trouvait le bar dans lequel il finissait son verre l'instant d'avant. Il était désespéré, comment pourrait-il être au rendez-vous que lui avait donné *Aude* ?

Il se mit alors en route, l'air hagard, ne sachant où aller. Il allait marcher, visiter chaque bar jusqu'à retrouver le bon, si seulement il se trouvait dans les parages !

Rond point de l'Europe il hésita. Rue d'Arménie ou rue de Turquie ? Il prit rue d'Arménie. Mais il ne semblait guère y avoir de bar. Il prit alors une perpendiculaire, rue de Grèce, et déboucha Boulevard de Turquie. Il y avait un bar non loin, baptisé *l'Air*. Sur sa devanture figurait un avion de ligne. Crouton parvint à entrer.

## Chapitre 25

*Valérie* ouvrit le flacon de *Bonheur*®. Elle n'avait jamais goûté. Un suicide aux médicaments. Pourquoi pas finalement. Pour ne pas se rater elle avala tous les comprimés restant. Si ça faisait un effet choc, tant mieux.

On frappa à la porte.

Elle décida de ne pas ouvrir. Mais le temps que les médicaments fassent effet, il valait mieux qu'elle ouvre et se débarrasse de l'importun rapidement. Elle ouvrit. Le psy rentra.

\_Je vous aime !

*Valentine* crut qu'elle allait mourir. Ce crétin allait lui porter le coup de grâce, c'était forcé. Il la déshabilla, enhardi par l'alcool et ses sentiments. Elle se laissa faire.

Il lui léchait la poitrine lorsque les premiers symptômes commencèrent. Elle eut quelques spasmes. Le psy croyait que c'était le plaisir qu'il lui procurait et ses mains moites s'activèrent encore plus fébrilement. Son excitation était totale, il était à moitié fou.

Mais lorsqu'elle lui vomit dessus, il se rendit compte que quelque chose n'allait pas. Ils nettoyèrent. Puis lorsqu'ils eurent fini il l'allongea sur le canapé pour lui faire l'amour, mais elle perdit connaissance. Elle ne jouait pas. Ce n'était pas l'excès du plaisir non plus. Quel prétentieux ce psy. Il appela le SAMU et se rhabilla, puis la rhabilla en vitesse.

\_Encore elle !

Firent les ambulanciers. Et ils rigolèrent, se regardant d'un air complice.

Elle put vomir à nouveau à l'hôpital. Elle reprit connaissance quelques instants. Elle n'avait plus conscience de ce qui se passait. Bientôt elle sombra à nouveau.

*Flash*

## Chapitre 26

Crouton est fou de joie. *Aude* lui ouvre sa loge. Il l'embrasse, mais elle le repousse un peu. Il s'arrête soudain et la regarde. Un air grave a figé ses traits. Ses yeux sont profonds et tristes.

\_Tu ne m'aimes pas ?

Lui demande-t-il, bouleversé.

\_Au contraire. Il faut maintenant que je t'apprenne quelque chose d'important. Je ne coucherai pas avec toi. Parce que je t'aime, et que je suis séropositive. Mon petit frère m'a violée, j'avais quatorze ans. Depuis je n'ai pu cesser de considérer mon vagin comme une arme de combat pour me venger des hommes. Je voulais tous qu'ils périssent par l'endroit où ils prenent tant de plaisir, où ils purent jouir de mes tortures. A partir de cet instant, mon sexe est devenu mon meilleur ennemi, et le sexe est devenu mon arme. J'ai couché avec de très nombreux garçons, et les voir jouir en moi n'a fait que me conforter dans cette impression qu'ils méritent tous la mort. J'y prenais un certain plaisir, à me savoir souillée par eux, leurs glands turgescents et leurs spermés répugnants.

Enfin j'ai fini par chopper le VIH. Mon flingue était chargé, finies les balles à blancs. Depuis je continue de me prostituer, et pour tous ceux qui ne se protègent pas, je trouve les arguments pour les faire céder. Ils ont tous leurs faiblesses, un moment pendant lequel leur désir est trop grand, ils me laissent monter sur eux alors qu'ils sont à découvert, et c'est alors le seul coït réellement jouissif pour moi, le seul instant durant lequel j'éprouve du plaisir.

Tu sais quand une fille veut baiser sans capote, et qu'elle a mon expérience, ce n'est pas bien difficile. Les hommes sont si faibles, ils en ont tellement envie, et finissent par me faire tellement confiance lorsque je les caresse un peu...

Alors je donne la mort, je sais que je donne la mort à cette sale race qu'est l'espèce masculine. Et quand je les vois jouir en moi, un sentiment de satisfaction m'envahit, et les voir heureux, m'avoir souillée heureux, j'ai envie de rire, de rire de leur vanité ignorante.

Depuis que j'ai cette flamme en moi, je suis comme Pandore, je suis comme une femme fatale, je suis la seule vraie femme fatale, celle dont l'arme est secrète, entre les cuisses, la seule qui soit véritablement fatale. Je suis moins excitante que ces héroïnes de films, que ces pétasses qui séduisent les hommes pour qu'ils trompent leurs femmes, car on se remarie si facilement, et il est si doux de troquer quinze années de banalité conjugale contre quelques minutes de luxure interdite.

Mais ces fictions de bourgeois, ce que ces occidentaux aiment, ce ne sont que ces risques à pas cher, que ces frissons avec un lendemain, parce que cette femme fatale, ils en rêvent, ils en rêvent de faire sauter leur couple ennuyeux avec une femme fatale, en réalité elle n'est pas fatale, est elle salvatrice, celle qui vient les tirer de la torpeur abrutissante de leur couple périmé et répugnant. Mais la vraie femme fatale, celle qui tue, pas celle qui plante un couteau dans le dos pendant l'amour, pas la sadique, c'est encore beaucoup trop fantasmagorique, mais la vraie, Pandore, celle qui ne laisse plus que l'espoir d'une tri-thérapie à la con une fois contaminé, celle-là leur paraîtrait odieuse, et la fatalité qu'elle apporte, bien trop fatale, et trop peu excitante.

On ne ferait jamais aucun film avec moi, aucun film avec une héroïne femme fatale qui refille le VIH à tous les mecs. Ce n'est soudain plus une vision fantasmagorique, c'est immoral, les bourgeois

seraient gênés, indisposés. Incitation au meurtre, incitation au meurtre que me représenter avoir le beau rôle dans un film, et tuer les hommes en leur refilant le VIH, que représenter l'exemplarité de ma conduite. Mais que font ces héroïnes en carton, avec leurs pics à glaces de mes couilles, qui ont le beau rôle, ce n'est pas une incitation au meurtre, pareillement ? Non, ce n'est pas immoral, tant que le bourgeois peut se branler devant un tel fantasme, l'immoralité passe après. D'abord on jouit, on gicle, après la morale, après. Si je ne fais pas jouir, dans un film, il faudra que je sois morale.

Qui viendra me représenter, couronnée, semant la terreur, m'amusant des hommes comme de jouets, me donnant le beau rôle, montrant la légitimité de ma colère, la stupidité de mes victimes, qui viendra défendre mes actes ? Qui viendra prôner implicitement mes actes ? Personne, car ça ne fait fantasmer personne. Si cette société de phalocrates n'est pas prise par les couilles et savamment astiquée, ça ne marchera pas. La pédophilie cessera d'être immorale et censurée lorsqu'on l'aura rendue excitante, lorsque la *Lolita* de *Nabokov* sucera goulûment les hommes à huit piges, qu'elle commencera à mettre des strings et à racoler à sept, et qu'elle représentera pour le bourgeois une alternative fantasmatique à la puanteur quotidienne de son couple. C'est déjà en marche...

Le tabou de l'inceste sautera s'il est bien vendu, s'il l'on cause aux couilles de l'occidental moyen avant tout, si la libération sexuelle pré-pubère de sa fille, de son fils, se met enfin à rimer avec la libération sexuelle de l'occidental frustré, machine désirante détraquée, qui doit bien se retourner sur quelqu'un lorsque sa femme le repousse, lorsque la prostitution est illégale ou trop dégradante, et lorsque son sexe le rend fou, tendu en permanence devant la somme des stimuli suscitant son désir qu'il rencontre. La pub l'a compris et le met en pratique depuis longtemps : faire fantasmer, passer par le sexe, c'est le meilleur moyen de faire sauter tout le reste, même la morale, même la loi. Parce que l'homme n'est encore qu'une bête immonde, seulement occupée de jouir.

Bien sur que nous pourrions baiser, mais et après ? Tu veux prendre des dizaines de médicaments pour le restant de ta vie ? Un coït est-il vraiment ce pourquoi tu voudrais sacrifier ta vie entière ? Va, tu es bien comme les autres...

Aller va, tu en trouveras bien d'autres qui ont été violées et qui agissent comme moi, prêtes à te donner la mort.

Raah, si le VIH pouvait être la plaie de ce monde de bourgeois phalocrate, obsédés d'une seule chose, si je pouvais être l'un de ses agents les plus actifs, je n'en serais pas mécontente, et ma vie n'aurait peut-être pas été si inutile.

Ce sang pourri qui coule dans mes veines c'est ma mort, mais c'est le poison que je veux infliger au genre humain, pour m'avoir souillée, c'est ma légitime défense, contre les hommes, contre la société dont ils font partie, qui les a fait comme ils sont, qu'ils ont faite à leur image, c'est ma légitime défense contre ce qui m'a amenée ici, contre ce qui m'a fait, contre ce que je fais moi-même en tuant, et puissiez-vous tous en crever, et jouir d'en crever, tous autant que vous êtes, bande de bâtards, sales fils de putes...

Mais Crouton trouvait *Aude* si jolie lorsqu'elle était énervée, qu'il n'entendait plus rien. Il se jeta sur elle et lui fit l'amour.

FIN

*Novembre 2006 – Janvier 2007*  
*Saint-Nazaire \_ Nantes*

*Ffenix*